



*LA VOIX*

DE LA

*NATURE,*

OU

*LES AVANTURES*

(DE MADAME

*LA MARQUISE DE \*\*\*.*

PAR MAD. DE R. R.

AUTEUR DE LA PAYSANNE PHILOSOPHE.

*CINQUIÈME PARTIE.*



*A AMSTERDAM;*

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

---

M. DCC. LXVI.

✓

IX V O I X

DE LA

VI A T U R E

OU

LES ANNALES

DE MADAME

DE BRUNSWICK

PAR MAD. DE R. R.

AUTEUR DE LA PARSANE PARSANE

CINQUANTE-SEPTIEME



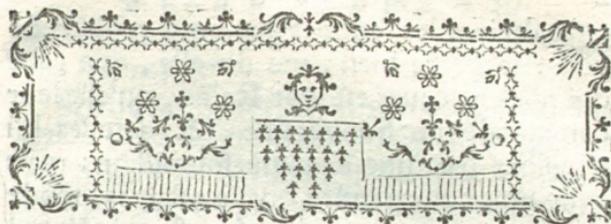
A. AMSTERDAM

AT THE PRESS OF THE COMPANY

M. DCC. LXXV

v





LA VOIX  
DE LA  
NATURE,  
OU  
LES AVANTURES  
DE MADAME  
LA MARQUISE DE \*\*\*.

'APRÈS-MIDI nous menâmes  
Mirka voir Madame l'Abbesse,  
qui nous fit entrer dans l'Abbaye;  
elle fut enchantée de notre Afri-  
caine, lui fit toutes les caresses imaginables,  
s'amusa beaucoup avec elle, & eut même la  
complaisance de lui faire visiter tout le Cou-  
vent. Mirka examinoit avec une attention  
curieuse ce qu'on presentoit à ses yeux, rien  
ne lui échapa; & lorsque nous fûmes ren-  
trées au logis, elle me demanda de quel

*V. Partie.*

A

pays étoient les femmes que nous venions de voir : je pense bien , me dit-elle , que celle qui nous a reçues est leur Reine , qu'elle leur commande en Souveraine , & qu'elles lui obéissent avec une aveugle soumission ; mais je ne puis comprendre quelle est cette mode lugubre qu'elles ont adoptée , & qui s'étend jusques dans leurs meubles. Dis-moi , Lila , pourquoi portent-elles de grands morceaux de serge sur la tête , & d'autres qui leur pendent devant & derrière ? Ce morceau de serge , lui dis-je , est un voile dont elles se cachent. Un voile ? leurs maris sont donc bien jaloux ? Je t'assure que de toute cette Contrée il n'y a que leur Reine qui me plaise , & je ne voudrois pas l'habiter pour tous les biens du monde. Vous n'êtes pas faite pour cela , ma chère Mirka : ce que vous prenez pour une Contrée , n'est qu'une maison qui sert de retraite à de jeunes filles qu'on y renferme , afin d'y être consacrées le reste de leur vie , pour y chanter les louanges du Seigneur. Le reste de leur vie , dis-tu ? quoi , sans en pouvoir jamais sortir ? Non : non , tu m'étonnes , cela ne peut pas être ; dis-moi , sçavent-elles lorsqu'elles s'y renferment , que notre esprit n'est pas toujours dans les mêmes dispositions , & qu'elles peuvent se repentir un jour de leurs fausses démarches & en mourir d'ennui ? C'est ce qui n'arrive point quand elles y sont apellées. Et qui est-ce qui les y appelle ? Le Dieu que nous adorons. Le mien n'exige pas de pareils sacrifices. On annonça le casuiste chargé

de l'instruction de Mirka, & je la laissai entre ses mains.

Quelques jours après nous reçûmes une lettre de la Mere Sainte-Agathe, qui nous aprenoit que Madame l'Abbesse venoit de tomber en apopléxie. Nous y courûmes à l'instant, & nous arrivâmes au moment qu'elle rendoit les derniers soupirs : la douleur que nous ressentîmes de cette perte ne se peut exprimer ; elle fut généralement regrettée de toute la Communauté. Sa piété & la douceur avec laquelle elle s'étoit conduite, lui avoient acquis le respect, la soumission & l'obéissance de toutes ses Religieuses : Nous revinmes apprendre à mon pere cette fâcheuse nouvelle : il y fut d'autant plus sensible, qu'il craignit que ce ne fût un nouvel obstacle à ses desseins. Accablés de ce nouveau malheur, nous fûmes plusieurs jours sans sortir, ne recevant d'autres visites que celle du Duc, qui venoit assidument nous consoler, en partageant notre douleur.

Cependant on travailloit avec beaucoup de zèle à instruire Mirka, & l'on parvint enfin à la convertir. Lorsqu'elle fut mariée, le Vicomte lui donna une femme de compagnie, dans laquelle il avoit beaucoup de confiance, & l'emmena, comme j'ai déjà dit, peu de tems après à une de ses Terres, où il nous invita de venir passer le Printems ; ce que nous lui promîmes. Mirka pleuroit amèrement en nous quittant, & je puis dire que nous fûmes tous très-sensibles à cette séparation.

Le Duc, plus épris que jamais des charmes de Madame d'Embleville, lui rendoit tous les jours des visites assidues, sans oser néanmoins renouer leur première conversation; ses soins & son empressement témoignent assez la force de sa passion, & par son respect il lui monroit la pureté de ses desirs. Ma sœur, sensible à une conduite si mesurée, lui marquoit la satisfaction qu'elle en avoit par une amitié tendre & une confiance sans réserve. Cependant je remarquai que loin d'en paroître content, il en devenoit plus triste & plus rêveur, il fut même plusieurs jours sans nous voir, & pendant quelques semaines il ne venoit plus que des instans; mon pere lui en fit des reproches, auxquels il répondit qu'il étoit vrai que depuis quelque-tems il étoit fort occupé. J'ai entrepris, mon cher Comte, ajouta le Duc, une affaire qui me tourmente jour & nuit, & dont tout mon bonheur dépend de la réussite: jugez si je dois être inquiet du succès qu'elle aura. Je vous offre mes services, lui dit mon pere, si je puis vous y être utile. Assurément, reprit le Duc, je compte même sur vos bons offices; mais souffrez que je garde encore pendant quelque-tems le secret sur un projet que vous trouveriez peut-être un peu trop téméraire. Mon pere ne voulut point le presser, persuadé qu'on ne doit jamais exiger de son ami des choses qu'il répugne à nous dire.

Quelques jours après, le Duc vint nous demander à souper; son air gai & content

me surprit; Il nous tint cent propos plaisans, & je ne pouvois concevoir ce qui pouvoit le rendre si dissemblable à lui-même. J'examinai Madame d'Embleville, qui m'en parut aussi un peu inquiète; sans doute, me dis-je, que cette grande affaire s'est terminée suivant ses desirs. Pourquoi ne nous en parle-t'il point? que signifie ce mystère? peut-être s'éclaircira-t'il.

Le Duc en se retirant pria instamment mon pere de venir dîner le lendemain chez lui; je n'ai pas osé vous en parler devant Monsieur & Madame Pichard, quoique dans toute autre occasion je me ferois toujours un honneur de les recevoir; mais comme il est question de traiter d'une affaire qui m'est de la dernière conséquence, je vous prie de n'amener que Mesdames vos filles & notre ami Verneuil, qu'il est juste de mettre dans ma confidence: je vous demande en grace de venir de bonne heure pour avoir le tems de causer. Mon pere nous avertit de cette invitation, qui redoubla mes inquiétudes; n'est-il pas naturel à une femme d'être curieuse? Que va-t'il nous apprendre, dis-je à Madame d'Embleville? Mon Dieu, que ne suis-je déjà à demain! que la nuit me va paroître longue! que je le vais haïr si je ne puis dormir! Cette haine heureusement ne durera pas long-tems, dit ma sœur, & je souhaite qu'il ne soit haï que le tems qu'il faut pour vous mettre au lit, quitte à la reprendre à votre toilette jusqu'à ce que vous soyez instruit.

Le lendemain nous partîmes dès midi:

quoique nous n'eussions rien négligé de tout ce qui pourroit relever nos charmes (je parle pour Madame d'Embleville & pour moi) ces soins sont naturels; on veut plaire, rien n'est si simple; on n'a pas pour cela d'objet fixe; n'importe, le Duc enchanté de nous voir, vint au-devant de nous, & dit à mon pere: Rien de si heureux que ce qui m'arrive, mon cher Comte, je vais vous faire renouveler connoissance avec une personne qui pourra vous être fort utile dans le projet que vous avez formé. En disant cela, il nous conduisit dans un magnifique salon; où il pria mon pere & Verneuil de permettre qu'il passât avec ces Dames dans son cabinet. Ne foyez point en peine du mystère que je vous fais; il va être éclairci dans l'instant; mais comme il intéresse infiniment ces Dames, il est juste qu'elles soient les premières à l'apprendre. Ah! c'est peut-être quelque plaisanterie, dis-je en courant vers une porte qui conduisoit au cabinet. Je vous proteste qu'elle est des meilleures, dit le Duc en faisant un coup d'œil à ces Messieurs, comme pour leur faire croire que ce n'étoit en effet qu'un simple badinage; ensuite il donna la main à Madame d'Embleville, qui se vit dans la nécessité de me suivre. J'avois déjà traversé plusieurs pièces dans lesquelles je n'avois rencontré personne, lorsque je fus arrêtée à la porte d'un cabinet, dont le Duc avoit la clef; il l'ouvrit, & j'étois si empressée d'y entrer, que je passai sous son bras, dans l'idée de satisfaire à l'instant ma

curiosité; mais ma surprise fut extrême de trouver dans ce cabinet un Seigneur dont l'air grave & majestueux m'intimida : il étoit assis dans un fauteuil ; il fit quelques mouvemens pour se lever , & le Duc l'arrêtant , lui dit : je vous ai ponctuellement obéi , M. le Marquis , & ces Dames ignorent encore que c'est devant leur grand-pere que je les ai conduites. Mon grand-pere , repris-je , en me précipitant dans ses bras ? Ah ! je ne m'étonne plus de mon empressement à vouloir percer ce mystère ; je lui mouillai le visage de mes larmes. Madame d'Embleville , saisie de joie & de surprise , étoit restée comme pétrifiée , ne pouvant exprimer aucun des sentimens qui l'agitoient. Approchez , ma fille , dit le Marquis en lui tendant la main , venez embrasser votre pere ; le Duc m'a instruit de vos malheurs & des traverses que vous venez d'essuyer l'une & l'autre ; il m'a disposé à les réparer , & je vais désormais employer le peu de tems qui me reste à vivre à vous donner des preuves de ma tendresse , en travaillant de tout mon pouvoir pour vous faire rentrer dans tous vos droits.

Madame d'Embleville , en remerciant le Marquis des bontés qu'il avoit pour nous , s'exprima dans des termes si tendres & d'une voix si touchante , que le Marquis en fut attendri jusqu'aux larmes. Quel est l'attrait qui me ravit & m'enchanté , dit-il ? M. le Duc , vous aviez grande raison de me dire que les premiers regards que je por-

teroïſ ſur ces enfans réchaufferoient mon cœur, & qu'il n'étoit pas poſſible de les voir ſans les aimer. Je viens de jouir de toute leur ſurpriſe. J'ai vu la nature ſe développer en eux, le ſang agit en moi, & je n'ai de ma vie éprouvé de ſentimens plus viſs que ceux qui agitent actuellement mon ame.

Monſieur, reprit ma ſœur, nous ſommes des plus ſenſibles à ces marques de bonté. M. le Duc, en diſpoſant votre cœur à nous accorder ſa tendreſſe, nous a rendu un ſervice qui eſt d'un prix infini, puisſque nous ne devons ces bontés qu'au zèle avec lequel il s'eſt employé pour nous faire obtenir ce que nous oſons nous flatter de mériter toujours de plus en plus par notre amour, nos reſpects, notre ſoumiſſion & notre obéiſſance à remplir tous vos deſirs.

J'en ſuis perſuadé, dit le Marquis, & je vois avec plaiſir que M. le Duc ne m'a point trompé; je craignoïſ d'abord que l'amitié qu'il a toujours eue pour vous, ne l'eût engagé d'embellir le tableau, en le ſurchargeant de couleurs un peu trop vives & trop multipliées; mais je vois qu'il ne m'a rien dit qui ne ſoit dans l'exacte vérité; auſſi dois-je regarder ce jour comme un des plus heureux de ma vie. C'eſt bien nous, repris-je, qui devons le regarder comme celui qui doit mettre le comble à tout ce que nous deſirons avec le plus d'ardeur. Daignez donc rendre notre bonheur parfait, en permettant à mon pere de paroître devant vous, pour obte-

nir une grace qu'il mérite par les sentimens respectueux qu'il n'a jamais cessé d'avoir pour vous.

Le Marquis prenant alors un air froid & rêveur ne répondit point, & dans la crainte qu'il ne prît quelque résolution contraire à nos desirs, je me jettai à ses pieds, lui pris une de ses mains que je baisai avec transport, puis la serrant dans les miennes, au nom de tout ce qui vous a été le plus cher au monde, lui dis-je, & au nom de cette tendresse que vous venez de nous accorder, ne refusez pas à mon pere la même faveur! votre pere devoit la demander plutôt, & je ne veux jamais..... Ah! m'écriai-je, en me jettant à son cou & le serrant dans mes bras, n'achevez pas, mon cher papa, ne soyez pas assez cruel pour nous faire mourir de douleur à vos yeux! Hélas! que tout ce qui peut vous émouvoir à la pitié, se joigne à moi. C'est un pardon qu'on vous demande, Monsieur, dit Madame d'Embleville, & la grace d'oublier tout ce qui auroit pu vous offenser.

Ciel! quels enfans, s'écria le Marquis, qui peut leur résister? Hé bien, je consens à le voir dans quelques jours. Dans quelques jours, repris-je? Ah, cher papa, que ce soit à l'instant: pourquoi différer une faveur qui nous est si précieuse? Comment, vous ne voulez pas me donner le tems de respirer? Non, répondis-je en courant au-devant de mon pere, que le Duc venoit d'avertir lui-même; venez, lui dis-je, par-

rager notre joie ; M. le Marquis , votre bon & cher papa , consent d'oublier le passé ; il nous reconnoît pour ses enfans , & veut bien vous embrasser comme son fils.

Le vieux Marquis fut d'une surprise extrême de ma vivacité ; il embrassa le Comte avec assez de cordialité ; mon pere lui dit les choses du monde les plus tendres & les plus touchantes , & le Marquis de qui je venois de remuer tous les sens par mes caresses , y répondit avec bonté. Le Marquis , que cette scène avoit fort ému , garda quelques momens le silence : il paroissoit recueilli en lui-même , & méditer quelque chose nouvelle : je tremblois & ne sçavois qu'augurer de ce trouble qui sembloit l'agiter , lorsqu'il revint à lui-même , & promenant d'un air satisfait ses regards sur nous , il demanda au Duc s'il avoit donné ses ordres pour que nous ne fussions point interrompus. N'ayez aucune sorte d'inquiétude , lui dit-il , ma porte est aujourd'hui fermée pour tout le monde. Tant mieux ; ensuite regardant Madame d'Embleville , en lui tendant la main d'un air de tendresse , c'est à vous , ma chère fille , à m'acquitter des obligations que j'ai à Monsieur ; il est tems de couronner votre vertu , & je ne puis mieux la récompenser , qu'en vous donnant au plus digne & au meilleur de mes amis. Monsieur le Duc m'a déclaré les tendres sentimens qu'il a conçus pour vous. Comme ces sentimens ne tendent qu'à faire votre bonheur par une union que je desire avec autant d'ardeur que lui ,

c'est en faveur de cette union que j'ai consenti à vous reconnoître ; je lui ai donné ma parole dans la persuasion où je suis que votre pere, ni vous, ne voudrez pas me dédire ; je compte, par ce mariage, réparer en quelque sorte tous les torts que ma fille vous a faits : je vous donne un honnête homme, qui est convaincu de votre admirable caractère, & de toutes les qualités qui l'embellissent.

Mon pere répondit au Marquis qu'il étoit comblé des conditions qu'il vouloit attacher à notre réunion, puisqu'elles ne lui laissoient plus rien à desirer ; que le mariage qu'il venoit d'arrêter étoit trop selon son goût, & trop avantageux pour Madame d'Embleville, pour ne pas souscrire avec tout le plaisir possible ; qu'il se soumettoit toujours à ses volontés, en le laissant le maître de sa destinée & de celle de ses enfans.

Le Duc, après l'avoir remercié du consentement qu'il venoit de donner, s'aprocha de Madame d'Embleville, en lui demandant d'un air passionné si elle consentoit de faire son bonheur, & s'il étoit assez heureux pour oser se flatter que l'amitié pût prévaloir sur l'obéissance ; qu'il espéroit par son amour, sa constance & ses attentions pouvoir un jour l'amener à un sentiment plus vif, qui combleroit alors tous ses vœux. Madame d'Embleville répondit qu'elle avoit cru jusqu'à ce jour pouvoir renoncer à un second engagement ; mais que les nouvelles

obligations qu'elle venoit de contracter avec lui, & la façon délicate avec laquelle il s'étoit conduit pour rendre notre bonheur complet, la déterminoit non-seulement à obéir sans répugnance, mais même avec plaisir, & qu'elle vouloit bien encore l'assurer qu'il devoit être content des sentimens qu'il lui avoit inspirés, puisqu'ils ne lui laissoient plus rien à desirer. Le Duc parut transporté de cette nouvelle assurance, il lui en marqua sa reconnoissance dans les termes les plus passionnés.

On proposa ensuite de nous faire dîner, nous y étions tous très-bien disposés; rien ne donne tant d'appétit que la joie, & il n'est pas difficile d'imaginer combien nous devions en avoir; cependant, mon cher Verneuil que nous avons presque oublié, les choses s'étant succédées de façon que je n'avois pu trouver l'instant de le présenter au Marquis, mon cher mari étoit dans une impatience extrême d'apprendre le sujet de ces mystères; toujours dans la crainte de quelque événement imprévu, les traverses que nous avons essuyées lui en faisoient encore redouter quelques nouvelles; mais il y a des tems pour tout dans la vie: la fortune, qui nous avoit si long tems persécutés, se lassa enfin de nous être contraire. Je dis donc au Marquis qu'il manquoit quelque chose à mon bonheur. Et quoi, ma fille? quel bien peux-tu desirer? Celui de vous présenter mon mari, repris-je. Cela est trop juste, dit le

Marquis ; je suis instruit de tout ce que lui & sa famille ont fait pour vous , & je les verrai avec tout le plaisir possible.

Le Duc, toujours prévenant, fut encore lui-même avertir Verneuil, & l'instruisit en peu de mots de tout ce qui venoit d'arriver. Le Marquis le combla d'amitié, après quoi on se mit à table. J'avois le cœur si rempli d'allégresse, que je ne pus m'empêcher de faire éclater ma joie par mille folies qui réjouirent beaucoup ces Messieurs, & sur-tout mon grand-pere. Le bonheur dont Madame d'Embleville alloit jouir remplissoit tous mes vœux.

Après le dîner mon pere entreprit de justifier sa conduite aux yeux du Marquis ; ils eurent à cet effet une longue conversation. Mais le Duc s'apercevant qu'ils commençoient à s'échauffer sur certains articles, les interrompit en leur disant qu'il falloit oublier de part & d'autre tout ce qui s'étoit passé, & que si le Comte avoit eu tort sur quelques points, ce qu'il avoit souffert étoit plus que suffisant, non-seulement pour obtenir son pardon, mais encore pour mériter toute sa tendresse. Le vieux Marquis se radoucissant, la lui promit de bon cœur, & nous engagea pour le lendemain à dîner chez lui ; il pria Verneuil d'amener Monsieur & Madame Pichard. Je les aurois prévenus, ajouta-t'il, si ce n'est que je suis fort incommodé de la goutte, qui depuis plus d'un mois ne me donne aucun relâche ; j'ai fait aujourd'hui un effort pour me faire porter ici ; j'y voulois

jouir de la surprise de mes enfans ; ce qui n'auroit pu arriver si je les avois fait venir chez moi , puisque sçachant mon nom & connoissant ma livrée , ils auroient été prévenus. Il partit en nous assurant qu'il alloit travailler de tout son pouvoir à rendre notre bonheur complet , dont il étoit pressé lui-même de nous voir jouir.

Après le départ du Marquis , mon pere embrassa le Duc. C'est donc-là , lui dit-il , cette grande affaire qui vous a si long-tems occupé , & dont vous avez voulu m'épargner jusqu'aux inquiétudes que pourroit en avoir le succès ? J'avouerai que cette façon délicate d'obliger ses amis me pénètre de la plus vive reconnoissance ; se charger de toutes les peines & de tous les soins d'une entreprise aussi difficile , & la conduire dans le secret du mystère jusqu'à son entière perfection , est une chose qui n'étoit réservée qu'à vous seul : j'exige cependant encore de votre amitié , que vous me fassiez le recit de toutes les peines que vous vous êtes données. Je consens , dit le Duc , de vous satisfaire , pourvu que vous acceptiez mon souper ; & comme Monsieur & Madame Pichard ne sont point encore accoutumés à vous perdre de vue si long-tems , permettez que je les envoie prier de venir sans façon prendre part à nos plaisirs. Nous lui avions trop d'obligation pour lui rien refuser. Je fus chargé de leur écrire ; je sçavois qu'ils devoient souper au logis , & qu'ils n'attendoient personne. Voici le billet que j'écrivis à Madame Pichard.

» Il nous est arrivé des choses si extraor-  
 » dinaires aujourd'hui , chère Maman , &  
 » nous avons tant d'envie de vous en faire  
 » part bien vite , que nous vous supplions de  
 » ne pas différer d'un instant de venir nous  
 » tirer de l'enchantement dans lequel nous  
 » sommes retenus depuis le matin ; je pense  
 » que nous sommes dans le Palais d'Apoli-  
 » don ; cependant ne craignez rien , vous  
 » ne trouverez point de barrière à surmon-  
 » ter , par le moindre petit géant à combat-  
 » tre ; vous ne devez pas non plus craindre  
 » les épreuves , accompagnée de votre ten-  
 » dre & fidèle époux. Tous les charmes  
 » cesseront dès que vous paroîtrez , puis-  
 » que c'est à vous seule qu'est réservée la  
 » gloire de nous délivrer « .

Le Duc envoya mon billet par un de ses  
 Coureurs , en lui ordonnant de lui en apor-  
 ter sur le champ la réponse ; mais Monsieur  
 & Madame Pichard la rapportèrent eux-mê-  
 mes. L'empressement de sçavoir ce que je  
 voulois dire , ne leur avoit pas permis de  
 différer d'un moment : cependant mon bil-  
 let n'annonçoit rien de fâcheux ; mais lors-  
 qu'on est habitué depuis long-tems à toutes  
 sortes d'événemens tristes , c'est toujours la  
 première chose qui se présente à l'esprit : les  
 ris que nous fîmes lorsqu'ils entrèrent , les  
 rassurèrent. Voilà qui va bien , dit M. Pi-  
 chard , je commence à respirer ; car on a  
 toujours peur avec vous autres ; & la gaieté  
 où je vous vois , dissipe entièrement ma crain-  
 te. Dis-moi donc , ma fille , ce qui vous est

arrivé. Ah ! Papa , ce sont des choses surprenantes ; je ne badine pas , voyant qu'il rioit de tout son cœur , de ces choses auxquelles on ne s'attend point ; en un mot les seules qui manquoient à notre bonheur , & c'est M. le Duc qui nous les a procurées. Tenez , chère Maman , poursuivi - je en embrassant Madame Pichard , il ne faut pas vous tenir plus long-tems en suspens ; nous sommes réconciliés avec le Marquis & mon grand-pere ; nous avons dîné aujourd'hui avec lui , il nous aime , il nous reconnoît pour ses enfans , il pardonne à mon pere , il lui accorde toute sa tendresse ; il fait plus encore , il détermine Madame d'Embleville à épouser notre bienfaiteur. Hé bien , Maman , croyez-vous à present que je n'aye pas eu raison de vous écrire que j'avois une infinité de choses à vous apprendre.

En vérité , ma fille , dit Madame Pichard , vous êtes d'une vivacité qui ne ressemble à rien ; vous me dites tant de choses à la fois & si rapidement , & elles sont avec cela si difficiles à croire , que je pense que ce ne sont que des plaisanteries. Je puis vous protester , Madame , reprit mon pere , que ma fille ne vous en impose point ; rien n'est plus vrai que tout ce qu'elle vient de vous dire ; sa narration est à la vérité très-rapide , & sa péculence ordinaire la rend laconique. Cependant on ne peut rien ajouter à ce qu'elle vous a appris ; ~~cependant on ne peut rien ajouter à ce qu'elle vous a appris ;~~ demain vous serez en état d'en juger par vous-même ,  
 puisque

puisque je me flatte que vous voudrez bien faire le plaisir à ces Dames de les accompagner chez le Marquis qui a chargé M. de Verneuil & moi de vous en prier, & de vous faire en même-tems ses excuses de ce que ses infirmités le privoient d'avoir l'honneur de vous rendre ses devoirs. Mon Dieu, dit Madame Pichard, il est tout excusé, & nous irons assurément avec le plus grand plaisir du monde: je suis comblée de joie de ce que j'apprends; mais je ne me contente pas d'un recit aussi succinct, il faut, s'il vous plaît, que vous ayez la complaisance de me détailler jusqu'aux moindres circonstances.

C'est à vous, mon cher, dit mon pere en s'adressant au Duc, à satisfaire à l'empressement de Madame, en commençant le détail que vous nous avez promis. Cela est trop juste, mais je vous avertis que je n'ai pas le talent de Madame de Verneuil, de dire beaucoup en peu de mots. Je vous assure que j'en suis fort aise, dit Madame Pichard; car lorsque quelque chose m'intéresse, je voudrois qu'on pût me les détailler de façon que je les comprisse aussi bien que si elles se passaient devant mes yeux: ainsi, Monsieur, je vous supplie de ne la point imiter en cherchant à abréger un discours qui ne peut que nous faire beaucoup de plaisir.

Ressouvenez-vous, dit le Duc, en adressant la parole à mon pere, que lorsque vous me fîtes confidence de votre mariage & du projet que vous aviez de le faire réhabilier, je vous priai de ne rien précipiter & de laisser

*V. Partie.*

B

au tems le soin d'amener les choses à maturité, afin de ne pas hazarder d'échouer dans une entreprise qui demande de mûres réflexions. Je sçavois que le Marquis avoit perdu ses enfans, & je l'avois même entendu plusieurs fois se reprocher de ne s'être pas opposé à la profession de Madame sa fille. Ces dispositions, que je regardois comme un acheminement au projet que je formai dès l'instant que vous m'aprites votre mariage, me donnèrent l'idée d'entreprendre de ramener peu à peu le Marquis à recevoir sans aigreur la nouvelle d'un engagement qu'on avoit exécuté sans sa participation. Je me disposai donc à lui rendre de fréquentes visites : d'abord il se trouva flatté des marques d'amitié que je lui donnois ; cependant j'avois l'air fort triste, souvent même très-rêveur ; la crainte de ne pas réussir me donnoit de furieuses inquiétudes, & je ne sçavois comment entamer mon affaire lorsqu'il m'en donna lui-même les moyens, en me demandant d'où pouvoit provenir le fond de tristesse qu'il remarquoit en moi depuis long-tems ? Je saisis cette occasion & pris mon texte sur l'amour que m'avoit inspiré une jeune Dame dont la beauté, les graces & le caractère n'avoit rien d'égal ; que depuis plusieurs années j'avois aporté tous mes soins à m'en faire aimer, mais que ces soins avoient toujours été inutiles : je me flatte néanmoins de pouvoir un jour la toucher ; son cœur libre de tout engagement m'en donne l'espérance.

Qui peut donc engager cette Belle, dit le

Marquis, à être si contraire à vos vœux ? n'est-ce point un de ces caprices de femmes qu'on ne peut définir ? je crois que vous n'êtes pas fait pour rencontrer beaucoup de cruelles ; & si cette femme est ambitieuse, le rang que vous tenez devoit la satisfaire. La personne qui me tient enchaîné, repris-je, n'est point susceptible d'ambition, & jamais le caprice n'agit sur ses actions ; son esprit toujours égal n'adopte aucune des petitessees que l'injustice des hommes attache à son sexe ; un motif que je ne puis condamner, quoiqu'il fasse mon malheur, est sans doute ce qui la détermine à ne vouloir écouter aucune proposition d'engagement.

Alors je lui racontai les aventures de Madame d'Embleville, celle de la charmante Adélaïde, & sous des noms empruntés je lui peignis vos malheurs, mon cher Comte, & ceux que Madame votre épouse avoit essuyés. Le Marquis en fut attendri jusqu'aux larmes : quoique ce moment parût favorable, je ne jugeai pas à propos d'en profiter ; je sçavois bien qu'il falloit exciter sa curiosité en ne la satisfaisant pas tout d'un coup ; & malgré son empressement à connoître les personnes pour lesquelles je m'intéressois si fort, je m'obstinai à tes lui cacher, dans la vue de le forcer lui-même à blâmer son obstination : pendant plusieurs jours je ne manquois pas de faire tomber la conversation sur le même sujet, lorsque l'occasion me fournissoit ce que je cherchois depuis long-tems ; ce fut au moment qu'on vint lui annoncer la mort de Ma-

dame sa fille, s'exprimant par des plaintes amères, de ce que le Ciel lui enlevait ce qui lui restait de consolation; aussi touché que lui de la mort précipitée de notre infortunée Comtesse, je ne voulus point combattre son désespoir, ni l'irriter par un aveu que je croyois devoir encore suspendre; mais lorsque je vis que ses plaintes & ses plus forts regrets n'étoient que sur ce qu'il ne se voyoit plus d'héritiers pour perpétuer sa race, je lui dis qu'il ne tenoit qu'à lui d'en reconnoître trois bien dignes de porter son nom, qui étoient les enfans de Madame sa fille.

Que m'apprenez-vous, dit le Marquis? juste Ciel! se peut-il que ma fille se soit oubliée à ce point? Il y a quelques jours, repris-je, que vous plaigniez ses malheurs sans la blâmer, & l'histoire que je vous ai racontée n'est autre que la sienne & celle de son fils & de ses deux aimables filles; tous trois sont nés en légitime mariage, & il ne manquoit au choix qu'elle a fait que votre agrément. Quel est donc ce choix, reprit le Marquis avec emportement, qu'on n'a jamais osé m'avouer? Le Comte de \*\*\*, lui dis-je d'un air fort tranquille. Quoi, ma fille, a poussé l'impudence jusqu'à prendre un époux dans une famille qui me sera toujours en horreur? le fils d'un homme qui a été cause de mes disgraces! C'est, sans doute, après les propositions que cet audacieux m'avoit fait faire, & ce n'a été que pour me braver qu'il a séduit ma fille.

Le Marquis, dont vous connoissez la vio-

lence, continua à se répandre en mauvais propos, qui tomboient d'eux-mêmes, & que je jugeai qu'il n'étoit pas nécessaire de relever, bien persuadé que lorsque ses premiers mouvemens seroient passés, je pourrois le ramener par la douceur à tout ce que je desirois de lui; je l'engageai de venir passer quelques jours dans une de mes Terres. Il y consentit volontiers, & ce fut-là, en lui parlant sans cesse d'une affaire qui faisoit ma principale occupation, que je l'habituai insensiblement à entendre prononcer votre nom, & à le prononcer lui-même sans colére; je parvins enfin à lui faire desirer de voir ces Dames; il m'assura que si elles étoient telles que je les lui avois dépeintes, il ne seroit aucune difficulté de les reconnoître. Nous revinmes à Paris, & je pris jour avec lui pour le surlendemain. Voilà, mon cher Comte, comme les choses se sont passées; témoin du reste, vous voyez que je ne me suis point flatté en pensant que le Marquis ne pourroit se défendre contre des charmes aussi puissans que ceux de Mesdames vos Filles: il est vrai qu'il a fait une légère résistance lorsqu'il s'est agi de vous présenter à ses yeux; mais heureusement que les vives & pressantes sollicitations de Madame de Verneuil, & les tendres expressions de son aimable sœur, l'ont enfin vaincu.

Nous remerciâmes le Duc de toutes les peines qu'il s'étoit données. Je connois, dit mon pere, le caractère du Marquis, & il faut avoir autant d'esprit & de patience que

vous en avez montré dans la conduite de cette affaire pour l'avoir pu amener à sa perfection. Le talent de sçavoir manier les esprits & celui de les conduire au but qu'on se propose, est, selon moi, le plus grand de tous; mais ce talent est si rare, qu'il est peu de personnes qui le possèdent aussi supérieurement que vous. Monsieur & Madame Pichard ajoutèrent leurs complimens à ceux de mon pere, & le Duc répondit qu'il étoit bien récompensé des soins qu'il s'étoit donnés, puisque Madame d'Embleville en devoit être le prix. On se mit à table, & le reste de la soirée se passa en propos des plus gais.

Nous fûmes le lendemain chez le Marquis, qui nous reçut avec une tendresse infinie, fit mille caresses à Monsieur & à Madame Pichard, leur dit les choses du monde les plus obligeantes, s'étendit singulièrement sur les obligations qu'il leur avoit des soins qu'ils avoient pris de nous. Il ajouta que c'étoit à ces mêmes soins qu'il devoit le bonheur dont il alloit jouir, puisque, sans eux, nous aurions sans doute été dans la nécessité de mener une vie obscure, qui nous auroit dérobées pour la vie à sa tendresse.

Madame Pichard lui répondit qu'il étoit bien glorieux pour elle & pour son mari de pouvoir contribuer à sa félicité, qu'elle avoit toujours mis son plus grand plaisir à tâcher de se rendre utile à des personnes qui le méritoient autant que nous. La Providence a fait le reste, ajouta cette Dame, & cette même Providence nous récompense au cen-

tuple par les avantages qu'elle nous fait rencontrer dans votre alliance, qui est pour nous, & singulièrement pour mon fils, un bien si précieux, que nous ne cesserons jamais d'en rendre graces au Ciel. Mon pere reprit qu'il étoit si persuadé de la bonté de son cœur, qu'elle nous en avoit toujours donné des preuves si convaincantes, que ce devoit être à nous seuls à nous glorifier de lui être attachés par les liens d'une amitié aussi tendre, que la reconnoissance que nous en conservions étoit une preuve de notre discernement, & que son attachement ne nous étoit dû que par la vivacité & la sincérité du nôtre. Que pour lui, les sentimens qu'il en conserveroit toute sa vie, étoient si distingués qu'il ne trouvoit point de terme pour les exprimer.

Lorsque nous eûmes dîné, on parla des arrangemens qu'il convenoit de prendre pour constater notre état, & il fut décidé qu'on y travailleroit dès le lendemain. De retour au logis, j'y trouvai un billet de ma chère Mirka, qui me marquoit, que désespérant d'avoir le plaisir de me voir à sa Campagne, elle n'avoit pu y rester plus long-tems, ne trouvant de vrais plaisirs que ceux qu'elle partageroit avec sa Lila & son beau Cavalier, qu'elle me prioit de ne la point oublier, & de venir le lendemain passer la journée avec mon aimable famille. Je montrai ce billet à Verneuil, qui fut charmé que le Vicomte vînt prendre part à nos plaisirs.

Nous ne manquâmes pas de nous rendre le lendemain chez Madame du Vivier, qui

nous fit mille reproches de ce que nous l'avions abandonnée : le Vicomte se joignit à elle , & il nous fallut effuyer toutes leurs plaintes avant d'avoir le tems de nous en justifier : mais lorsque nous leur eûmes apriés les raisons qui nous avoient empêché de nous rendre à leurs invitations , tous leurs reproches se changèrent en félicitations , & la journée se passa à parler de notre commune satisfaction. Le Duc vint nous joindre , & je le presentai à ma chère Mirka , comme mon futur beau-frere , à qui elle fit mille caresses. Le Vicomte qui étoit passé dans son cabinet avec ces Messieurs , pour leur communiquer quelques affaires , parut surpris en rentrant de voir le Duc ; il lui fit cependant beaucoup de politesse , & l'engagea même à souper avec nous.

Nous passâmes quelques jours à nous rendre de fréquentes visites. Mirka n'étoit point encore répandue dans le monde ; nous nous faisons un vrai plaisir de lui procurer tous les amusemens qui pouvoient dépendre de nous. Une femme que je voyois souvent avec elle me déplut ; un air de suffisance & d'autorité que je remarquois , me la fit haïr souverainement. Je n'osois cependant en parler à Madame du Vivier , & comme nos affaires nous occupoient beaucoup , je fus quelque-tems sans pouvoir la voir que des instans : Mirka me parut changée ; un air de langueur que je crus être occasionné par l'ennui , m'inquiéta , & je me promis bien , après le mariage de Madame d'Embleville , de ne la plus

plus laisser livrée à elle-même, & de la mettre de toutes nos parties.

Nous rentrâmes enfin dans tous nos droits; le Marquis reconnut authentiquement le mariage de sa fille avec le Comte. Cette nouvelle surprit bien du monde. Chacun en causa suivant son génie, & nous prîmes le parti de ne nous en point inquiéter. Le contrat de mariage du Duc & de Madame d'Embleville fut dressé, & l'on prit jour pour la célébration, qui devoit se faire dans une Terre du Marquis, qui n'étoit éloignée de Paris que de trois ou quatre lieues. Lorsque tout fut préparé, nous partîmes la veille pour nous y rendre.

C'étoit un endroit délicieux, tant par son exposition, que par la vaste étendue du Parc, & la beauté du Château, dont la vue donne sur la rivière, qui sert de canal à une longue terrasse. Tout étoit prêt pour nous y recevoir, & je puis dire que nous passâmes délicieusement la journée.

Cependant le Duc, que nous attendions avec l'Evêque de \*\*\* qui est son parent, & qui devoit les marier, n'arrivèrent point le soir, comme ils nous l'avoient promis. Mais sçachant que ce dernier étoit à Versailles, où il faisoit presque toujours sa résidence, nous pensâmes que, devant venir ensemble, le Duc lui avoit promis de l'attendre, & que ce ne pouvoit être que cela qui pût le retarder, ce qui fit que nous n'eûmes d'abord aucune sorte d'inquiétude.

Madame d'Embleville qui n'avoit pas la  
*V. Partie.*

C

même sécurité, se trouva accablée d'une tristesse qu'il lui fut impossible de vaincre : malgré tous les efforts qu'elle fit pour nous la cacher, ces Messieurs l'en badinèrent ; pour moi j'en sus fort inquiète ; sa douceur & sa complaisance ordinaires fit qu'elle se prêta d'abord à leurs plaisanteries ; mais ne pouvant dissimuler plus long-tems le trouble dont elle se sentoît agitée, elle se retira dans son appartement, sous prétexte d'un violent mal de tête, en nous disant que lorsqu'elle auroit pris un peu de repos, il n'y paroîtroit plus.

Je connoissois trop cette chère & tendre sœur pour ne pas m'apercevoir des mouvemens qui l'agitoient ; je la suivis quelques instans après, & la trouvai renversée dans un fauteuil, la tête apuyée sur une de ses mains, son visage étoit baigné de larmes, & elle étoit si fort absorbée par sa douleur, que je fus un quart-d'heure devant elle sans qu'elle changeât d'attitude. Une douleur aussi vive me pénétra, & me saisit au point que je n'eus pas la force de lui parler ; immobile, tremblante, & les yeux fixés sur elle, j'attendois en silence qu'elle levât les siens sur moi, lorsqu'elle poussa un soupir, qui ranimant mon ame, la remplit d'une nouvelle force, & me fit entreprendre de calmer au moins sa douleur par mes caresses. Hélas ! chère sœur, m'écriai-je, en me jettant à son cou, & la ferrant dans mes bras, qui peut occasionner l'état où je vous vois ? quel nouveau malheur vient encore nous accabler ?

feroit-il arrivé quelque accident fâcheux au Duc, ou auriez-vous appris la mort de mon frere ? Je crois mon frere en bonne santé, & ce n'est pas lui qui cause actuellement le sujet de ma douleur. Qui peut donc occasionner cette douleur qui me déchire le cœur ? Vous ne répondez rien ? Ah ! ma sœur, n'avez-vous plus de confiance en moi ? est-il des peines que je ne puisse partager avec vous ? Quel est donc ce secret que vous vous obstinez à me cacher ? Quels sont les maux qui vous accablent ? Quoi le bonheur dont vous allez jouir n'en peut-il diminuer l'amertume ? du moins, chère sœur, accordez à ma tendresse la triste satisfaction de les répandre dans le sein d'une amie qui vous a toujours chérie, & dont la vie ne peut être heureuse, si son bonheur n'est assuré par le vôtre.

Hélas ! ma chère, reprit Madame d'Embleville, je n'ai jamais douté un instant de votre amitié ; je ne cherche point non plus à vous faire un mystère du malheur qui m'accable, & ce n'est que la honte de me trouver si sensible qui retient mon secret. Je me suis trop flattée, & la fortune, qui ne se lasse point de me persécuter, vient encore par un nouveau revers mettre le comble à mes maux ; je ne rougis point de vous avouer que depuis long-tems le Duc avoit sçu trouver le chemin de mon cœur ; tout mon bonheur dépendoit de lui plaire ; je l'aime, il possède toute ma tendresse, & cette union, prête à conclure, alloit enfin assurer mon repos & ma félicité. Ce n'est pas que je le soupçonne

de légèreté. Non, son ame est trop belle, je ne lui fais point cette injustice; il m'aime, ma chère amie. Il n'est point infidèle; mais cette vie, qui m'est si chère, ne peut-elle pas lui être ravie? Je frémis en pensant que je l'ai vu peut être pour la dernière fois.

Ses pleurs & ses sanglots recommencèrent; ce fut en vain que j'entrepris de la consoler; je ne pouvois imaginer d'où provenoit une idée aussi funeste, & comment cette idée avoit pu s'imprimer dans son esprit au point que rien de tout ce que je pus lui dire ne l'en put effacer: cependant il sembloit que ses inquiétudes se renouvelloient à chaque instant, & Verneuil, qui entra, nous trouva toutes deux plongées dans la douleur la plus amère: ému de l'état où il nous voyoit, il s'empressa de nous demander si nous avions appris quelque nouveau malheur. Je n'en sçais rien, repris-je, mais nous craignons tout ce qui peut nous arriver de plus funeste. Vous avez donc appris quelque mauvaise nouvelle? Non, répondit ma sœur d'une voix entrecoupée. Quoi, Madame, vous dont la raison a toujours conduit toutes les actions, comment pouvez-vous vous laisser abattre au moindre soupçon? Je ne doute point que le Duc ne cause actuellement vos allarmes; mais ne peut-il pas lui être arrivé quelque affaire imprévue qui occasionne aujourd'hui ce retard, & l'empêche de vous donner de ses nouvelles?

Ce motif pourroit me servir de consolation, dit Madame d'Embleville, si un songe

affreux, qui m'a tourmentée toute la nuit, n'étoit un sûr avertissement du malheur que je redoute. Ce songe m'a présenté mon Amant percé de coups; il tenoit une épée sanglante, & d'une voix mourante: ma chère amie, m'a-t'il dit le destin veut encore me faire passer par cette nouvelle épreuve: je n'ai pas assez acheté le bonheur de vous posséder: si vous m'aimez, conservez-moi ce cœur que j'adore, qu'il ne soit jamais à d'autre. Puis me montrant un homme mourant à ses pieds: je n'ai plus vu que des fantômes affreux qui m'ont poursuivie, & je me suis éveillée saisie d'effroi. C'est l'accomplissement de ce rêve que je crains, & je ne puis m'empêcher d'y ajouter foi: il est vrai que la dissipation où nous avons été toute la journée l'avoit éloigné de mon esprit; mais ne recevant aucune nouvelle du Duc, il s'y est retracé avec des couleurs si funestes, qu'il n'y a que la vue de mon Amant qui puisse les effacer.

Est-il possible, chère sœur, repris-je, qu'un songe puisse vous occasionner d'aussi cruels tourmens? Je vous ai mille fois entendu dire que c'étoit une superstition d'y ajouter foi; peut-être avez-vous fait hier en vous couchant quelque lecture qui y aura donné lieu; vous sçavez qu'on se retrace souvent la nuit ce qui nous a frappé dans la journée; d'ailleurs votre Amant couvert de sang n'annonce rien de sinistre: je trouve, au contraire, que ce sang signifie une victoire complète. Verneuil se joignit à moi,

quoiqu'il fût lui-même dans de grandes inquiétudes de ne recevoir aucune nouvelle : il proposa de faire partir sur le champ son Valet de chambre pour en apprendre, avec ordre de ne faire qu'aller & venir, au cas qu'il apprît que le Duc fût en bonne santé, & de ne parler qu'à Dubois, qui étoit son premier Valet de chambre, & celui qui avoit toute sa confiance; que si, au contraire, il lui étoit arrivé quelque affaire fâcheuse, de ne point revenir qu'il n'en sçût le détail.

Nous passâmes la nuit à attendre ce Domestique, qui ne revint point, ce qui nous mit dans de furieuses perplexités, & confirma toujours de plus en plus Madame d'Embleville dans son opinion. Il est certain que nous avons quelquefois de violens pressentimens des malheurs qui nous arrivent; souvent même les songes nous les annoncent, & je crois que sans trop de superstition on peut ajouter foi à de certains, sur-tout lorsqu'ils sont aussi frapans que celui-ci. Les Livres Sacrés en parlent dans plus d'un endroit.

Cependant huit heures étoient sonnées, & personne n'étoit encore arrivé, lorsque mon pere, qui la veille n'avoit fait paroître aucune inquiétude, entra dans l'appartement de Madame d'Embleville, en nous disant qu'il falloit qu'il fût arrivé quelque chose de bien extraordinaire à son ami, puisqu'il devoit être ici, ou du moins avoir envoyé un Domestique pour nous instruire des contre-tems qui lui étoient survenus. Ma sœur, toujours précoc-

cupée d'un malheur dont elle n'étoit pas encore sûre, répondit qu'il ne falloit pas compter sur lui. Comment, ma fille, dit le Comte, avez-vous appris quelques fâcheuses nouvelles ? Verneuil s'apercevant qu'elle n'avoit pas la force de répondre, raconta à mon pere ce qui occasionnoit sa douleur; il ajouta qu'il avoit fait partir son Valet de chambre, mais que comme il devoit être de retour, il présumoit qu'il étoit arrivé quelque accident fâcheux; qu'il étoit d'avis de partir lui même dans le moment pour s'en instruire.

Mon pere s'oposa à ce dessein, & dit qu'il falloit envoyer un second Domestique, & attendre le retour de l'un ou de l'autre pour se déterminer; le Duc est extrêmement vif, son mérite lui attire des ennemis; il ne seroit pas extraordinaire qu'il se fût battu. Il naît souvent, au moment qu'on s'y attend le moins, des rencontres fâcheuses qu'on ne peut éviter; ainsi n'allons point par notre imprudence le découvrir, puisqu'en cherchant à lui témoigner notre zèle, nous risquons à à lui nuire, & à nous attirer à nous-mêmes des disgraces qu'il faut éviter pour nous ménager la satisfaction de lui rendre tous les services qui dépendront de nous. Je vous exhorte, mes enfans, à cacher vos inquiétudes & les soupçons que nous avons; nous devons épargner au Marquis le chagrin qu'il aura en aprenant ce dernier coup de notre infortune, & le préparer à le recevoir.

Le Marquis entra un instant après avec Monsieur & Madame Pichard, qui furent très-surpris de ne point voir le Duc. Je craignois, nous dit-il, de vous faire attendre; où est donc le marié? Nous en sommes un peu en peine, dit mon pere, il n'est point encore arrivé, & nous craignons qu'il ne soit tombé malade. Il nous l'auroit sûrement fait dire, reprit le Marquis; il faut envoyer à l'instant sçavoir de ses nouvelles; peut-être est-il arrêté; il a des ennemis qui peuvent lui avoir rendu de mauvais services, en donnant de nouveaux Mémoires contre lui: ma chère fille, poursuivit-il en s'adressant à Madame d'Embleville, voilà une nouvelle épreuve que le Ciel vous envoie pour exercer votre vertu; vous avez montré tant de patience dans toutes les tribulations que vous avez déjà essuyées: je suis persuadé que vous soutiendrez encore celle-ci avec la même fermeté & la même grandeur d'ame qui vous ont toujours conduite dans toutes les actions de votre vie; & c'est de vous seule que je dois apprendre à résister aux nouveaux affauts dont nous sommes menacés.

J'avoue, répondit Madame d'Embleville, que cette dernière épreuve me confond & m'anéantit, mon courage m'abandonne, & je succombe à cette nouvelle disgrâce: peut-être, lui dis-je, nous allarmons-nous mal-à-propos, & que le Duc aura négligé de nous donner de ses nouvelles, dans l'espérance de les apporter lui-même. Pour Madame Pichard, elle étoit dans une consterna-

tion qui fit qu'elle ne put s'exprimer d'abord que par quelques soupirs & des larmes qu'elle s'efforçoit en vain de retenir ; & M. Pichard assura qu'il ne croyoit pas l'affaire aussi fâcheuse que nous paroissions le craindre : il est vrai, dit-il, qu'il semble que le destin se fasse un plaisir de vous tourmenter, & je ne vois que vous dans le monde dont la vie soit remplie d'autant de traverses.

L'Evêque qui devoit marier Madame d'Embleville vint redoubler nos inquiétudes, lorsqu'il nous aprit en entrant, qu'après avoir attendu le Duc une partie de la nuit, parce qu'il lui avoit promis de le venir prendre, il s'étoit enfin déterminé à partir seul ; qu'il avoit passé à son Hôtel, où son Suisse lui avoit dit que la veille il étoit monté en chaise à cinq heures du soir pour se rendre ici ; je ne suis point surpris que mon cher parent m'ait oublié, lorsque l'amour combat l'amitié, il est toujours vainqueur ; j'ai craint seulement de vous faire attendre, mais je ne le vois point, il est sans doute encore à sa toilette.

Hélas ! mon cher Prélat, dit le Marquis, quel funeste coup venez-vous de porter dans nos cœurs ! le Duc n'est point ici, nous n'en avons aucune nouvelle, & nous ne pouvons concevoir ce qui peut lui être arrivé. Ciel ! reprit le Prélat, que m'apprenez-vous ? a-t'on envoyé chez lui ? mais il n'y a pas deux heures que j'étois à sa porte ; ou son Suisse ne sçait rien, ou il a ordre de ne pas divulguer sa disgrâce. Ce-

pendant j'ai été témoin de la réception que le Roi lui a faite lorsqu'il s'est présenté pour faire signer son contrat de mariage, & Monsieur le Comte sçait que Sa Majesté les a reçus avec cette bonté qui le fait adorer de tous ceux qui ont le bonheur d'approcher de sa personne.

Nous passâmes encore la journée sans rien apprendre; je ne pouvois concevoir comment il se pouvoit faire que de deux Domestiques que nous avions envoyés, pas un n'eût la presence d'esprit de venir calmer nos inquiétudes. Enfin à l'entrée de la nuit le Valet de chambre de Verneuil arrivant à toute bride, nous mit dans le dernier désespoir, lorsqu'il nous aprit que M. le Duc avoit été forcé de se battre contre M. le Vicomte du Vivier, qui l'avoit attaqué la veille; qu'il croyoit que ce dernier étoit mort; mais que pour M. le Duc, il étoit à toute extrémité; que Duval, présent à leur combat, avoit fait transporter son maître au Château de M. de Prade, qu'il sçavoit être son ami, & dont il n'étoit éloigné que d'une portée de fusil; que Duval ignoroit le sujet de leur querelle. Mon pere lui demanda si l'on sçavoit dans son Hôtel qu'il se fût battu? Non, Monsieur, reprit le Franc, je m'y suis présenté d'abord, suivant l'ordre que j'en ai reçu de M. de Verneuil; mais le Suisse m'a dit que Monseigneur étoit parti la veille accompagné seulement de Duval, & qu'il devoit être à la Terre de M. le Marquis, où il compte rester plusieurs jours: comme j'é-

tois bien sûr qu'il n'y étoit pas, en sortant de l'Hôtel je m'en revenois tout rêveur, ne sçachant quel parti prendre, lorsque j'ai rencontré un de mes amis, qui est Domestique chez M. le Vicomte, & c'est cet ami qui m'a d'abord fait la confidence du combat que son Maître venoit d'avoir avec M. le Duc \*\*\*; qu'on l'avoit remporté sans aucune connoissance; qu'il craignoit qu'il ne fût mort, parce que personne n'entroit dans sa chambre; que cependant le Chirurgien y étoit encore, & que Madame paroïssoit dans la dernière désolation. Quand j'ai vu que je ne pouvois tirer d'autre lumière, je suis remonté à cheval pour revenir vous apprendre ce que j'avois pu découvrir, lorsque j'ai rencontré en chemin le Valet de chambre de M. le Comte, qui m'a dit qu'on ne le faisoit partir que pour le même sujet. Tu n'en sçauras pas plus que moi, lui ai-je répondu; ainsi nous ferons beaucoup mieux de retourner ensemble pour apprendre à nos Maîtres une nouvelle qui, je crois, ne les tranquillifera pas.

Nous retournions donc sur nos pas lorsque le hazard nous a fait rencontrer une chaise de poste suivie par Duval, qui nous fit signe de l'accompagner; nous piquâmes nos chevaux & courûmes à toute bride. Duval nous a fait entrer avec lui, en lui disant que nous étions au service de Monseigneur le Duc; dans cette qualité nous avons suivi Duval jusques dans sa chambre où nous sommes entrés avec le Chirurgien, & où je se-

rois encore si je Monsieur le Duc, à qui la connoissance est revenue, ne m'eût ordonné de partir dans l'instant pour vous annoncer son malheur; car sans cet ordre il ne m'étoit pas permis de sortir, dans la crainte qu'on ne découvrit sa retraite. Mon camarade est resté pour aider au Chirurgien.

Ces différentes circonstances nous surprirent d'autant plus, que le Duc & le Vicomte nous avoient toujours paru vivre en très-bonne intelligence; nous les regardions même comme amis. Ce combat devint donc pour nous une énigme à laquelle nous ne pûmes rien comprendre. Madame d'Embleville, dont la douleur ne pouvoit augmenter, reçut cette nouvelle avec une apparente tranquillité dont je ne fus point la dupe. Verneuil étoit désespéré de ce qui venoit d'arriver; le Vicomte avoit toujours été son intime, mais le Duc l'étoit aussi; de plus, nous lui étions attachés par le sang, il venoit de nous rendre un service signalé, en nous raccommodant avec le Marquis mon grand pere; il étoit prêt d'épouser ma sœur, & nous l'aimions autant que nous-mêmes; c'est pourquoi le Marquis, malgré son âge & ses infirmités, voulut partir sur le champ, accompagné de mon pere & de Verneuil, afin de lui témoigner le ressentiment qu'ils avoient de ce dernier malheur, & se renfermer avec lui jusqu'à ce qu'il fût hors de danger; & pour ne donner aucun soupçon, mon pere nous conseilla de retourner à Paris, où nous serions de même à portée de

recevoir de leurs nouvelles au moins deux ou trois fois par jour.

Nous partîmes donc le lendemain, & nous trouvâmes sur la route le Valet de chambre de mon pere, qui nous y attendoit; il nous aprit qu'on avoit levé le premier appareil, & qu'on commençoit à espérer: que pour lui il ne trouvoit aucune de ses blessures mortelles; mais il glissa adroitement à Madame Pichard un billet du Comte, par lequel il lui marquoit qu'il n'auguroit rien de bon pour la vie de M. le Duc, par les fréquentes foiblesses où il tomboit; qu'il étoit presque toujours sans connoissance, & qu'il ne comprenoit rien à la conduite des Chirurgiens qui prétendoient lui faire reprendre des forces en le saignant très-fréquemment; qu'il venoit d'envoyer chercher un Augustin qu'on lui avoit indiqué, en l'assurant que ce bon Religieux étoit fort expert pour toutes sortes de blessures, qu'il s'en raportoit à sa prudence pour préparer Madame d'Embleville à se conformer à tout ce qu'il plairoit à la Providence d'en ordonner. Elle ne lut ce billet que lorsqu'elle fut seule.

Arrivées à Paris, Madame Pichard passa dans son cabinet; nous la suivîmes, & nous étions si accablées que nous fûmes plus d'un quart-d'heure dans un morne silence. Madame d'Embleville laissoit de tems en tems échaper des soupirs, quelques larmes couloient de ses yeux. Madame Pichard elle-même étouffée par les siens, qu'elle s'efforçoit d'arrêter, ne pouvoit prononcer une pa-

role; & moi qu'un vif intérêt animoit de la plus violente douleur, je ne pus me taire plus long-tems. Hélas! m'écriai-je, quelle est donc l'inconléquence que les hommes nous montrent tous les jours par leur conduite! cette vie qu'ils prennent tant de soin de ménager, que la moindre maladie inquiète, & qui, aux aproches de la mort, rend souvent l'ame la plus intrépide remplie d'effroi, cependant ces mêmes hommes, le moindre mouvement de colére excite dans leurs cœurs des idées de vengeance pour des offenses qu'ils n'ont souvent pas reçues; & cette vie qu'ils craignent de perdre, ils se l'arrachent avec fureur; plus cruels que des animaux féroces, la raison n'a plus sur eux aucun pouvoir. Qui a pu exciter le Vicomte à courir ainsi à sa perte, en attaquant le Duc, & en nous plongeant à tous un poignard dans le sein? Il est vrai, dit Madame Pichard, que cette affaire me paroît incompréhensible, & que je suis dans la dernière impatience d'en apprendre le détail.

Madame d'Embleville, se sentant ranimée par un sentiment de tendresse, toujours bonne, toujours judicieuse, & toujours remplie d'attentions pour ses amies, nous proposa, malgré sa douleur, d'aller consoler l'infortunée Vicomtesse. Ne la laissons point livrée à elle-même, me dit cette aimable sœur; quoique son mari ait fait tout mon malheur, elle n'en est pas cause, elle n'a que nous d'amies en qui elle puisse se confier; il y auroit de l'inhumanité à l'abandonner dans une pa-

reille circonstance. Nous consentîmes volontiers à sa proposition. Je fus bien aise qu'elle vînt d'elle; je n'aurois pas osé lui en parler, malgré mon attachement pour Mirka, dans la crainte d'augmenter sa douleur.

Nous envoyâmes sur le champ sçavoir si Madame du Vivier étoit visible. On nous rapporta qu'elle avoit fait dire, qu'elle le feroit toujours pour nous. Nous la trouvâmes dans un désespoir qui ne se peut exprimer: lorsqu'elle nous aperçut, il lui prit une foiblesse dont nous eûmes peine à la faire revenir; une de ses femmes nous dit, que depuis leur funeste accident, elle n'avoit voulu rien prendre: je demandai en quel état étoit le Vicomte; cette femme me répondit que le Confesseur étoit auprès de lui, qu'on n'en espéroit rien, qu'il n'avoit pas la force de parler: que cependant ses blessures n'avoient pas paru mortelles. Mirka qui ouvrit les yeux, m'empêcha de faire d'autre question: nous la forçâmes de prendre un bouillon. Hélas! ma chère amie, me dit-elle d'une voix presque étouffée par ses sanglots, je vois bien que vous sçavez une partie de mes malheurs, mais vous en ignorez sûrement les fâcheuses circonstances. Ah! ma Lila, je perds un mari que j'adorois, & pour lequel j'ai tout quitté; & ce qui met le comble à mes maux, c'est qu'il ait pu me soupçonner; je ne puis plus me justifier dans son esprit, & quoiqu'il m'en ait donné les plus fortes assurances, je ne suis pas tranquille. Cruel destin, ne suis-je donc

passée en France que pour essuyer un sort aussi affreux ! Oui, ma chère Lila, le cruel a osé soupçonner Mirka de lui être infidelle : un monstre qu'il m'avoit donnée pour femme de compagnie, est cause de tout ce désordre. Cette pernicieuse femme qui avoit intérêt de me brouiller avec lui, a commencé par me gâter l'esprit par ses flatteries & ses impostures, en me persuadant que mon mari étoit amoureux d'une jeune Dame de mon voisinage. Sensible à un pareil affront, j'ai cru que je devois lui en marquer mon ressentiment, par des froideurs & par une indifférence que j'ai affectée. Mais le Duc dont la Terre est contigue à la nôtre, m'ayant rendu de fréquentes visites pendant le séjour qu'il a fait dans sa Terre, & dans lesquelles tous nos entretiens n'ont jamais roulé que sur Madame d'Embleville : cependant la malheureuse a profité de cette circonstance pour persuader pareillement au Vicomte, que toutes nos conversations ne rouloient que sur l'amour ; que j'aimois le Duc à la fureur : elle a eu l'audace de lui dire, que je n'avois pu m'empêcher de lui en faire la confidence ; & comme si tout avoit conspiré à ma perte, une lettre fatale que Duval a écrite à une de mes femmes, est ce qui m'a plongé le poignard dans le sein, & ce qui cause aujourd'hui tous nos maux. Ses pleurs l'empêchèrent de continuer. Ce discours qui commençoit à porter quelque lumière dans notre esprit, augmenta le désir que nous avons d'apprendre le reste.

Pourquoi

Pourquoi Madame, reprit ma sœur, nous avez-vous fait un mystère des peines que vous causoit cette indigne femme? Ne deviez-vous pas compter sur notre amitié, & sur le zèle que nous avons tous pour vos intérêts. Nous aurions parlé au Vicomte, & sur le moindre éclaircissement, il vous eût rendu justice, en chassant cette méchante femme, qu'il auroit regardée comme un monstre des plus dangereux. Cela n'est pas douteux, dit Madame Pichard: mais, comment Madame a-t'elle pu découvrir toutes ses fourberies?

Nous fûmes interrompues par le Confesseur de Madame du Vivier, qui étoit resté auprès de son époux, afin de profiter du premier instant où la connoissance lui reviendroit. Mirka, qui n'attendoit que le fatal instant de sa mort, qui la croyoit même certaine, parce qu'on s'étoit opolé plusieurs fois à la laisser entrer dans sa chambre, s'écria d'un ton qui marquoit son désespoir: ç'en est donc fait, il faut en faire le sacrifice à Dieu. Il vous le rend, Madame, reprit l'Ecclésiastique; le Ciel n'a pas voulu vous accabler par un coup aussi sensible: vous devez reconnoître, Madame, dans ce changement, la main toute puissante du Créateur: ce Dieu qui a toujours les yeux ouverts sur nous, qui sonde nos cœurs, qui en pénètre les replis les plus cachés, a écouté vos prières: il exauce la pureté de vos vœux; vous lui avez demandé la vie d'un époux qui vous est cher, & il semble que pour vous con-

vaincre toujours de plus en plus de la vérité de notre Foi, il ait bien voulu faire un miracle en votre faveur, en ranimant, pour ainsi dire, un corps dont l'ame errante étoit prête à s'envoler; ce Dieu, dis-je, vous le rend, la connoissance est revenue à cet époux, & l'appareil qu'on vient de lever nous donne enfin l'espérance d'une parfaite guérison.

J'en rends grâces à ce Dieu tout-puissant, dit Mirka, & je vais, avec la permission de ces Dames, m'affurer par moi-même de la vérité de vos paroles, en embrassant ce cher époux. Le Confesseur fit en vain tout ce qu'il put pour suspendre l'empressement de Mirka, dans la crainte que sa présence ne causât quelque révolution qui pourroit lui nuire; mais rien ne put l'arrêter, & tout ce qu'on put obtenir d'elle fut de ne lui point parler, & de n'y rester qu'un instant pour éviter l'émotion que devoit lui causer sa présence: elle exécuta sa promesse, & revint un moment après: elle étoit beaucoup plus tranquille, & lorsque nous l'eûmes félicitée sur cet heureux changement, nous nous retirâmes avec promesse de ne pas passer un seul jour sans la voir.

Les nouvelles que nous reçûmes du Duc nous tranquillisèrent un peu. Verneuil vint enfin nous voir, & nous assura que ses forces commençoient à revenir. Nous lui apprîmes qu'on croyoit aussi le Vicomte hors de danger; il en fut charmé, & nous demanda si nous étions instruites des motifs qui l'avoient poussé à attaquer le Duc avec tant de

fureur. Je lui dis que nous n'en sçavions point encore le détail, si ce n'est que Mirka nous avoit dit en gros, que cette femme qu'il avoit vue souvent chez elle, avoit composé un Roman plein d'horribles mensonges, qui avoient occasionné tout le désordre qui étoit arrivé.

Nous passâmes encore plus de deux mois à Paris, pendant lesquels nous ne manquâmes pas un jour de visiter notre amie, & nous mîmes toute notre application à la distraire des chagrins qu'elle venoit d'essuyer. Lorsque nous vîmes qu'on ne craignoit plus rien pour les jours du Vicomte, qu'il étoit même en état de recevoir des visites, parce que nous avions, de concert avec Mirka, fait courir le bruit que sa maladie étoit une fièvre maligne; un jour qu'il étoit avec un de ses amis, nous passâmes dans un autre appartement, où nous engageâmes Mirka à nous faire le détail de la malheureuse aventure qu'elle ne nous avoit qu'ébauchée. Je consens, nous dit-elle, à vous satisfaire; le Vicomte est en compagnie, ainsi nous en aurons le tems.

J'ignoreis, poursuivit Mirka, tout ce qui se traînoit contre moi, lorsqu'on apporta à l'entrée de la nuit le Vicomte percé de deux coups d'épée: je ne puis vous exprimer à quel point je fus saisie, & la douleur que je ressentis ne s'exprima d'abord que par des larmes: je m'empressois à lui faire donner les secours qui lui étoient nécessaires; mais m'apercevant qu'il détournoit les yeux de dessus moi avec un air de mépris, j'en fus piquée au vif: oubliant

qu'il étoit presque hors d'état de me répondre, je lui demandai quelles pouvoient être les raisons qui l'autorisoient à agir avec moi comme il faisoit depuis long-tems ; mais malgré sa foiblesse il s'emporta violemment, en me faisant les reproches les plus sanglans. Si je n'étois touchée de l'état où je vous vois, repris-je, je vous ferois connoître en deux mots, que les reproches que vous osez me faire ne doivent tomber que sur vous, qui me manquez dans tous les points, en donnant tous vos soins à une jeune Veuve dont la Terre joint la vôtre ; mais je ne veux point aigrir vos maux par le recit de ceux que vous me faites souffrir. Je le quitterai pour rentrer dans mon appartement, en ordonnant qu'on n'épargnât aucun des soins qui pourroient le soulager. Cet ordre, qu'il m'entendit prononcer, le fit rentrer en lui-même : au bout d'une heure il m'envoya prier de passer auprès de lui. Je voudrois sçavoir, Madame, me dit-il avec une aparente tranquillité, qui vous a pu dire que je rendois des visites assidues à cette jeune Veuve ? Je puis vous protester que c'est la plus grande imposture, puisque je ne la connois pas, & que je ne l'ai même jamais vue. C'est, repris-je, Madame Nollier ; elle m'a même conseillé de chercher les moyens de retourner dans ma Patrie, en m'assurant que vous n'attendiez que l'instant que je serois accouchée pour me renfermer dans un Couvent, afin de jouir plus tranquillement de votre nouvelle conquête. Ah monstre ! s'écria-t'il, les yeux étincelans de

colére; qu'on la fasse venir, que j'aye du moins la satisfaction, avant de mourir, de pouvoir lui percer le cœur.

Je vois, ma chère Mirka, continua-t'il en se radoucissant, que nous sommes les victimes de la plus noire trahison qu'on ait jamais imaginée: vous êtes dès à présent justifiée dans mon cœur, & je vous rends toute ma tendresse; que dis-je, je vous la rends! Ah! Mirka, je n'ai jamais cessé de vous adorer, & c'est ce même amour que j'ai cra offensé, qui, en troublant ma raison, m'a fait attaquer comme un furieux un homme que je dois respecter. Pourquoi ne l'ai-je pas voulu écouter, lui qui a poussé la générosité jusqu'à refuser de mettre l'épée à la main, que je ne lui aye expliqué par quel endroit il pouvoit m'avoir offensé? Je lui pardonne ma mort, je le mérite, & vous demande au nom de cette tendresse que vous aviez pour moi, & dont je me suis rendu indigne, de ne le point poursuivre; mais pour l'indigne Nollier, je veux moi-même m'en faire justice.

On vint dire qu'elle n'étoit plus dans l'Hôtel, & qu'elle avoit fait emporter ses valises. Cette nouvelle mit le Vicomte dans une si violente colére, que ses blessures se r'ouvrirent, & l'abondance de sang qui en sortit le fit tomber dans une foiblesse dont on eut peine à le faire revenir. Le jour suivant on désespéra de sa vie. Vous fûtes témoins de mon désespoir, & des motifs de consolation que je reçus le soir. Plusieurs jours se sont pas-

lés sans en être plus instruite. Quoique le Vicomte entamât plusieurs fois la conversation, cent fois il me demandoit pardon de ses égaremens, & cent fois je l'interrompois pour le prier de se tranquilliser, & d'oublier tout ce qui s'étoit passé; mais depuis sa convalescence, curieuse d'apprendre sur qui il avoit pu former des soupçons si injurieux, je l'ai remis moi même sur cette affaire, & comme une de mes femmes, qui est celle que vous avez vue, & dans laquelle j'ai le plus de confiance, m'avoit parlé d'une lettre que la Nollier avoit remise au Vicomte, que Duval avoit envoyée à une de ses Campagnes, j'avois dès-lors compris que peut-être les visites que le Duc m'avoit rendues, pouvoient avoir excité sa jalousie; mais je ne pouvois croire qu'elle eût été assez violente pour le porter à attaquer ce Seigneur, dont il n'avoit jamais reçu que des politesses. Jugez, Mesdames, de ma surprise, lorsqu'il confirma mes soupçons, en me disant que le Duc seul avoit part à sa jalousie. Quoi, Monsieur, repris-je, vous avez pu quereller un homme que vous deviez regarder comme votre ami, un homme qui est sur le point de s'unir à Madame d'Embleville, qui est leur parent; une folle jalousie vous fait oublier les obligations que vous avez à toute cette famille? Juste Ciel! est-ce donc en l'accablant de la plus vive douleur, que vous leur témoignez votre reconnaissance? doit-on ainsi se couper la gorge sans avoir des preuves certaines des offenses qu'on croit avoir reçues? Comment a-t'on

pu en imaginer d'assez fortes, & y donner une aparence de vérité ?

Je ne cherche point, reprit le Vicomte, à me justifier, convaincu de mes torts; ce n'est point en les dissimulant que je pourrois les effacer. Mais, ma chère Mirka, la raison ne peut rien sur un cœur gâté par le fatal poison de la jalousie; & lorsque vous saurez tous les détours dont la Nollier s'est servie pour me perdre, vous me plaindrez d'avoir eu assez de foiblesse pour me laisser séduire aux discours de cette indigne Mégere; je puis à present vous rendre un compte fidèle de toute sa conduite par les informations que j'en ai fait faire. Voici d'abord la lettre qui cause tout mon malheur; je la pris & y lus ces mots.

» Je comptois vous voir aujourd'hui, ma  
 » charmante Maîtresse, pour prendre avec  
 » vous des arrangemens sur notre projet;  
 » mais je prévois qu'une affaire imprévue en  
 » retardera l'exécution; je suis obligé de  
 » partir à l'instant pour me rendre chez  
 » Monsieur le Marquis \*\*\*, où je serai  
 » peut-être contraint de rester plusieurs  
 » jours: dès que mes affaires seront finies  
 » je reviens à vos pieds vous donner des  
 » preuves de l'amour que vous m'avez inspi-  
 » ré. Je me flatte que vous y répondrez  
 » avec autant d'ardeur que j'en remarquai  
 » hier dans vos yeux: ne soyez donc pas  
 » assez injuste pour craindre mon inconstan-  
 » ce; plus vous me montrerez d'amour, &  
 » plus je vous serai attaché. Je vais travail-

» ler , avec tout l'empressement dont je suis  
 » capable , à prendre les précautions né-  
 » cessaires pour que personne ne découvre  
 » ce que nous avons tant d'intérêt de tenir  
 » caché. Adieu , ma toute belle , je me  
 » flatte que cette absence ne me fera rien  
 » perdre auprès de vous , & que je vous  
 » retrouverai aussi tendre que je vous suis  
 » fidèle.

Ce fut un Savoyard , continua le Vicomte ,  
 qui apporta cette lettre , & comme il ne con-  
 noissoit pas la personne à qui elle s'adressoit ,  
 il la remit malheureusement à la misérable  
 Nollier : sa curiosité la lui fit décacheter , &  
 la trouvant propre aux desseins qu'elle avoit  
 conçus de vous nuire , en travaillant sans cesse  
 à vous perdre dans mon esprit par les plus  
 noires calomnies ; cette misérable vint d'un  
 air mystérieux m'apporter cette lettre , en me  
 disant qu'elle étoit du Duc , & que vous  
 aviez formé le dessein de partir avec lui dans  
 la semaine. Je les en empêcherai bien , re-  
 pris je. Emporté par la fureur que cette lettre  
 excita dans mon esprit , j'y voyois une intri-  
 gue qui me parut des mieux établie , & la mi-  
 sérable Nollier me faisant remarquer ces ter-  
 » mes : je travaille à prendre les précautions  
 » nécessaires pour que personne ne découvre  
 » ce que nous avons tant d'intérêt à tenir ca-  
 » ché ; » cet endroit , dis je , alluma si fu-  
 rieusement ma colère , que je me promis de  
 tirer vengeance de l'affront qu'on se propo-  
 soit de me faire.

Ce fut alors que je réfléchis sur les visites  
 fréquentes

fréquentes que le Duc nous avoit rendues, je ne doutai point que l'air triste & froid que je remarquai en vous, ne provint de l'amour que vous aviez conçue pour lui; les fables que la Nollier m'avoit débitées, se retracèrent à mon esprit; je les pris pour autant de vérités qui vinrent empoisonner mon ame, & la rendre incapable de se prêter aux conseils de la raison, qui d'abord m'avoient suggéré d'avoir une explication avec vous. Rempli de toutes ces noires idées, je passai dans votre appartement; mais je vous trouvai malheureusement un air sombre & triste, que j'attribuai au chagrin de ne point avoir de nouvelles de votre Amant: je vous demandai, peut-être d'un ton un peu brusque, ce que vous aviez. Vous me répondîtes froidement que vous étiez incommodée; j'aurois dû, il est vrai, vous demander d'où provenoit cette incommodité; mais la Nollier qui m'avoit suivi, sans doute dans la crainte de quelqu'explication, me fit un coup-d'œil, comme pour me faire entendre que l'agitation que je remarquois en vous ne provenoit que d'inquiétude. Je sortis sans vous rien dire, & le cœur animé de fureur, je courus attendre votre Amant pour le forcer de se battre.

Ah! l'indigne traîtresse, repris-je en interrompant le Vicomte, c'étoit donc pour exciter mon désespoir qu'elle m'assura que vous veniez de faire une partie avec la veuve dont elle ne cessoit de m'entretenir, en tâchant de me persuader que vous aviez pour

*V. Partie.*

E

elle la plus grande passion, & que dans peu je verrois l'exécution du projet que vous étiez sur le point de finir, si je ne prenois les précautions nécessaires pour m'en garantir; mais ce qui la désespéroit, c'est qu'elle ne voyoit que trop que je manquois de résolution; que j'avois tout l'air de me laisser conduire comme une pauvre victime, & que la foiblesse que je montrois dans cette occasion lui faisoit vraiment pitié. Me sentant alors l'esprit agité d'un trouble, avant-coureur du malheur qui alloit m'arriver, & fatiguée de toutes ses histoires, je lui imposai silence, & lui dis très-froidement que je n'avois pas besoin de ses conseils; que je voulois être seule, & que je lui défendois d'entrer dans mon appartement sans en être avertie par mon ordre; je sonnai en même-tems un Domestique, auquel je dis que je voulois que ma porte fût fermée pour tout le monde, & qu'on m'avertît dès l'instant que vous rentreriez dans votre appartement.

Ce furent, sans doute, les ordres que je donnai qui firent frémir l'indigne Nollier; elle vit bien que je me préparois à avoir avec vous une explication des plus vives, & que toutes ses fourberies découvertes, elle ne pouvoit manquer d'être chassée avec la plus grande ignominie, ou d'essuyer elle-même le sort dont elle me menaçoit depuis long-tems. Il est vrai que si elle ne vous eût pas suivie lorsque vous entrâtes dans mon cabinet, j'étois déterminée à m'expliquer; mais le trouble qu'elle avoit eu l'adresse de répan-

dire dans mon esprit ne me permit pas de le faire devant elle, & je n'eus pas alors assez de force pour prendre sur moi de la faire retirer. Hélas ! que de maux nous nous ferions épargnés ! Mais je ne puis comprendre quel pouvoit être le but de cette méchante femme, moi qui ait toujours eu pour elle les attentions les plus distinguées, en lui faisant chaque jour de nouveaux présents.

Je puis actuellement vous instruire de la folle ambition que cette femme s'étoit mise en tête, reprit du Vivier, & vous dire en même-tems les raisons qui m'avoient engagé à la mettre auprès de vous. Cette femme est d'assez bonne Maison, elle est veuve d'un Gentilhomme qui m'a élevé en qualité de Gouverneur ; ce Gentilhomme pour qui j'ai toujours conservé beaucoup d'estime & d'amitié, vivoit d'une pension honnête que je lui avois assurée pour le reste de ses jours : comme il paroïssoit fort à son aise, quelqu'un de ses amis lui conseilla de se marier, & lui proposa une jeune personne, en lui vantant son mérite & sa piété. Cette personne est la Nollier, qui, sous les apparences d'une vertu exemplaire, quoiqu'elle ne fût rien moins que ce qu'elle paroïssoit, scut néanmoins le séduire au point que leur mariage fut bientôt conclu.

Ce fut pendant mon absence que le pauvre Nollier s'unit à cette mégere, & le chagrin qu'il ressentit de se voir aussi cruellement trompé, le conduisit en peu de tems au tombeau. Cette femme lui avoit souvent enten-

du parler de moi , en lui vantant ma générosité & les secours qu'il en attendoit : cependant il mourut quelques mois avant mon retour. Lorsque je fus arrivé , j'envoyai savoir de ses nouvelles : sa femme vint me rendre visite , & me fit un portrait touchant de la situation où son mari l'avoit laissé ; elle me peignit sa misère avec des couleurs si vives , que ses tons pathétiques , joints à un extérieur modeste , me touchèrent au point que je lui promis de lui continuer la pension que je faisois à son mari. Elle me rendit de fréquentes visites sur différens prétextes ; ses conversations , toujours graves & pleines d'un faux zèle pour mes intérêts , lui gagnèrent enfin toute ma confiance. Ce n'étoit pas assez pour elle ; ses vues étoient de me plaire , & de m'amener par degrés à une passion qui m'aveugla assez pour ne pouvoir plus me passer d'elle.

L'entreprise étoit difficile , & notre mariage que je lui confiois , devoit mettre de grands obstacles à ses idées ; mais de quoi ne vient pas à bout l'hypocrisie ? Rien ne la rebuta ; au contraire elle se flatta que votre jeunesse & l'inexpérience que vous aviez de nos usages , serviroient à lui donner plus d'empire sur mon esprit ; c'est pourquoi elle s'offrit de venir demeurer chez moi , & me fit entendre que je ne devois attribuer ses offres qu'à l'attachement qu'elle avoit conçu pour mes intérêts ; que Madame la Vicomtesse ne pouvoit , en si peu de tems , avoir acquis assez d'usage du monde pour se con-

duire avec la décence nécessaire à une femme de sa qualité; que comme nouvellement convertie, il étoit très-essentiel de lui inspirer des sentimens de piété, & de veiller en même tems sur sa conduite, afin de l'empêcher de faire de fausses démarches qui pourroient préjudicier dans la suite à sa réputation.

J'étois si enchanté de cette femme, que je lui fis mille remercimens de ce qu'elle vouloit bien sacrifier son repos au plaisir de m'obliger. J'acceptai ses offres, & regardai comme une faveur du Ciel de m'être acquis une amie aussi zélée pour mes intérêts, la prenant pour une Sainte. Je vous la présentai, ma chère Mirka, & vous me parûtes d'abord très-contente de l'avoir auprès de vous: la confiance dont vous l'avez honorée & les présens que vous ne cessiez de lui faire, ont occasionné tous mes maux, par le mauvais usage qu'elle en a fait, en se servant de ces mêmes présens pour me persuader qu'ils ne lui étoient faits que dans la vue de l'engager au secret.

Voilà, Mesdames, ajouta Madame du Vivier, la conversation que j'ai eue dernièrement avec mon mari, qui après avoir chargé un de ses amis de faire renfermer l'indigne Nollier, a sçu, par ce même ami, une partie des détails que je viens de vous faire, en l'assurant qu'elle étoit à présent hors d'état de pouvoir jamais nous nuire; nous fîmes de sérieuses réflexions sur la méchanceté de cette femme, & sur l'extravagance de son

projet, qui ne tendoit pas moins qu'à épouser le Vicomte, en se défaisant d'une épouse qu'il adore encore, malgré toutes les calomnies dont elle l'avoit noircie dans son esprit; ce qui fait voir qu'on doit se méfier des amis que nous donne la prospérité: souvent en les comblant de bienfaits, on n'en fait que des monstres d'ingratitude.

Nous reçûmes enfin des nouvelles que le Duc étoit parfaitement guéri, qu'il se dispoit à suivre le Marquis dans sa Terre, & que Verneuil viendroit nous prendre dans deux jours: je fus voir le lendemain ma chère Mirka, pour lui faire part du petit voyage que nous étions obligés de faire; elle fut charmée d'apprendre que le Duc étoit entièrement rétabli, & le Vicomte, en me marquant la joie qu'il avoit de ce que ses blessures n'avoient eu aucune suite fâcheuse, me fit des reproches sur le mystère qu'on lui avoit fait au sujet du mariage de Madame d'Embleville, dont il n'avoit été instruit que depuis qu'il avoit eu le malheur de l'attaquer, ce qui le mettoit dans une position difficile à définir, par les obligations qu'il nous avoit de tous les services que nous lui avions rendus; & ce qui le rendoit d'autant plus ingrat, étoit les attentions que nous n'avions cessé d'avoir pour son épouse, en apportant tous nos soins à la consoler, lorsqu'il venoit de nous causer à nous-mêmes le plus grand des chagrins par sa folle jalousie. Nous n'avons point prétendu, repris-je, vous faire un secret de ce mariage, & j'avois

tout lieu de penser que Madame , à qui  
 j'en avois fait part , vous l'auroit annoncé ;  
 l'empressement du Marquis , qui répondoit  
 à celui du Duc , ne nous ont pas laissé le tems  
 de réfléchir ; & leur précipitation à en voir  
 l'accomplissement , les ayant engagés à n'in-  
 viter personne , jointe à notre prompt dé-  
 part , & mille arrangemens qu'on est obligé  
 de prendre dans ces occasions ; tout cela ,  
 dis-je , nous a tellement occupés , que nous  
 n'avons pu trouver le moment de vous ins-  
 truire du jour. Je crois que vous êtes bien  
 persuadé que ce n'est pas manque de con-  
 fiance , puisque les circonstances arrivées de-  
 puis , & la façon dont nous nous sommes  
 conduits , ont dû vous prouver que rien  
 n'est capable de diminuer notre attachement.

Je sçais , ma chère Lila , dit Mirka , le  
 fond que je dois faire sur une amitié telle que  
 la vôtre , & quoique je n'aie point été élevée  
 parmi vous , où la Religion & les Loix sont  
 si différentes de celles qu'on observe dans  
 ma Patrie , cependant je puis vous assurer  
 que la probité , l'honneur & la délicatesse  
 des sentimens , ne sont nullement incompati-  
 bles à la Nation qui m'a vu naître ; je pense  
 même qu'ils y sont plus unanimement sui-  
 vis qu'en France , où la plupart des gens ne  
 songent qu'à leur fortune , ne s'attachent à  
 personne , & dont l'amitié n'est qu'un amour-  
 propre déguisé , qui se sert lui-même en fai-  
 sant semblant de vous servir : j'ai remarqué  
 que vos François sont pleins de formalités  
 qui sont toujours à charge , par des étiquet-

tes & d'autres minauderies que je trouve d'autant plus ridicules, qu'elles ôtent aux malheureux les occasions de se plaindre, au lieu que chez moi on ne suit que la droite raison qui conduit au bien pour le bien seul; toujours ennemi de l'affectation, on éloigne par ce moyen les détours de l'amour-propre, on cherche à faire plaisir, on croit n'en avoir jamais assez fait tant qu'on rencontre des malheureux; on pardonne les imperfections de ses amis, on tâche de les corriger sans les tourner en ridicule; & tout cela se fait sans s'en applaudir, & sans chercher les applaudissemens du monde. C'est-là, ma chère Lila, les fondemens de nos principes, que je reconnois être les vôtres & ceux de votre Famille, qui méritent toutes sortes de distinctions par la noblesse de leurs sentimens. Comme j'ai négligé d'instruire M. du Vivier du mariage de Madame d'Embleville, & que c'est à son ignorance que nous devons les maux qui sont arrivés, je devois en porter seule la punition; mais j'attends de la générosité de ma chère Lila qu'elle voudra bien, non-seulement me les pardonner, mais encore se charger de notre réconciliation vis-à-vis du Duc & de toute sa Famille. M. du Vivier se joignit à Mirka, & je les assurai l'un & l'autre que j'étois persuadée que leur paix ne seroit pas fort difficile à faire.

Verneuil vint enfin nous prendre, & nous partîmes avec Monsieur & Madame Pichard. Il seroit impossible de peindre le plaisir que nous eûmes à nous revoir; le bon M.

Pichard pleura de joie en embrassant ces Messieurs, & leur dit tout ce que l'amitié put lui inspirer de plus touchant. Le Marquis & mon pere, charmés de nous voir réunir, assurèrent l'un & l'autre qu'il ne manquoit plus à leur félicité que la presence de mon frere.

Lorsque chacun eut exprimé les premiers transports de sa joie, le Duc s'aprocha de Madame d'Embleville pour lui parler du chagrin qu'il avoit ressenti de la malheureuse aventure, qui, en le contraignant de se battre, ou de passer pour un lâche, peu digne de sa tendresse, avoit reculé son bonheur & le mettoit encore dans le cas de se justifier des noirceurs dont on avoit osé l'accuser. Soyez persuadé, Monsieur, reprit Madame d'Embleville, que je n'ai formé aucun soupçon contre vous; & si j'avois été assez injuste, le malheureux Vicomte m'auroit aisément désabusée; il reconnoît ses fautes, & le sincère repentir qu'il en a témoigné à Madame de Verneuil & à moi, m'engage à vous supplier de lui pardonner un crime que son aveugle jalousie lui a fait commettre, & dont il reconnoît toute l'indignité.

Elle raconta alors tout ce que nous avions appris des horribles noirceurs de la Nollier; ces Messieurs convinrent, après ce recit, qu'on ne pouvoit s'empêcher de plaindre le malheur du Vicomte; & le Duc, dont le cœur est admirable, assura Madame d'Embleville que non-seulement il lui pardonnoit, mais qu'il consentoit de tout oublier, & de

le voir sans lui en parler jamais. Ce discours les ramena ensuite à la réflexion du bonheur qu'ils avoient d'être ensemble, & cette réflexion ranimant leur amour, ils passèrent aux assurances de s'aimer toujours : c'est ainsi que les plus longues conversations ne paroissent que des instans.

J'écrivis sur le champ à ma chère Mirka, pour lui faire part des sentimens dans lesquels étoient ces Messieurs, & des bonnes dispositions du Duc en faveur de sa réconciliation avec le Vicomte : ce dernier, quoique sûr de notre amitié, jugea néanmoins qu'il falloit profiter du moment favorable, & comme son affaire n'avoit fait aucun bruit, cette réconciliation empêcheroit les soupçons que pourroient former certains esprits accoutumés à vouloir pénétrer les événemens les plus cachés : c'est pourquoi il engagea son épouse, malgré la foiblesse où il étoit, à partir le lendemain avec lui.

Je ne sus point surprise de les voir ; mais ces Messieurs, qui ignoroient que je leur eusse écrit, le furent extrêmement, lorsqu'ils parurent, je m'avançai vers eux, & les présentai au Marquis. Voilà, Monsieur, lui dis-je, deux personnes qui me sont chères ; je vous ai souvent entretenu de Madame, en vous retraçant les obligations que je conserverai toute ma vie, des services qu'elle m'a rendus. Le Marquis leur fit à l'un & à l'autre l'accueil le plus obligeant, puis s'adressant au Duc : Voici votre ennemi, Monsieur ; mais la démarche qu'il fait, prouve bien qu'il se re-

pent de l'avoir jamais été. Le Duc embrassa du Vivier, qui lui dit que si le Ciel ne demandoit qu'un repentir pour expier nos offenses, il osoit se flatter de la sincérité du sien d'obtenir sa grace, & qu'il venoit le supplier de vouloir bien oublier ce qui s'étoit passé. Je puis vous assurer, Monsieur, reprit le Duc, que je ne vous en parlerai de ma vie: quoique je sois charmé d'avoir le plaisir de vous voir, je crains que cette sortie un peu trop hasardée, n'altère votre santé. Le Marquis reprit la parole pour engager Monsieur & Madame du Vivier à rester avec nous: ces Dames se joignirent au Marquis, & nous n'eûmes pas de peine à gagner Mirka, qui ne demandoit pas mieux; & le Vicomte, à qui la démarche qu'il venoit de faire avoit causé un peu d'émotion, se sentant d'une foiblesse extrême, consentit volontiers à ce qu'on exigeoit de lui. Verneuil charmé de le voir, le conduisit dans l'appartement qu'il devoit occuper, pour le forcer à prendre quelques heures de repos.

Le reste de la journée se passa dans la joie & la gaieté, on ne parla plus que du mariage de Madame d'Embleville; le Marquis & mon pere assurèrent le Duc, qui ne cessoit de les solliciter pour en voir l'accomplissement, qu'on n'attendoit que l'arrivée de l'Evêque de \*\*\* pour le terminer. Cependant des circonstances qu'on ne pouvoit prévoir, le firent encore reculer de deux mois. Premièrement mon fils, qui vouloit sans doute jouir du plaisir d'assister au mariage de

sa tante, s'avisa de vouloir voir le jour au moment qu'on s'y attendoit le moins. J'avois eu tant de révolutions pendant ma grossesse, que j'accouchai à sept mois.

Le soir je me trouvai très-mal & me plaignis de violentes tranchées; ma famille en fut d'abord fort allarmée. On avoit compré que je ferois mes couches à Paris, on en craignoit les suites par raport à ma grande délicatesse; cependant j'accouchai fort heureusement d'un garçon. Le Marquis, mon pere & Verneuil en furent au comble de leur joie, mais rien n'égala celle que ressentit M. Pichard; il la fit éclater par des transports si singuliers, que quoiqu'on eût résolu de me cacher le sexe de mon enfant, de crainte de me causer quelque révolution, j'en fus d'abord instruite par l'excès de sa joie: personne ne put l'empêcher de venir m'embrasser. Il me tint de ces discours auxquels la force du plaisir ne permit aucune suite.

Lorsque je commençois à me rétablir, Madame d'Embleville me montra plusieurs lettres qu'elle avoit reçues de Bracmont; quoiqu'elles fussent écrites en différens tems, elles lui parvinrent toutes à la fois: elle me rendit celles qui m'étoient adressées. Mon frere nous annonçoit par ses dernières qu'il avoit enfin déterminé Madame d'Orval, & notre ami Sainte-Foix, à repasser en France avec lui, & qu'ils comptoient s'embarquer dans le premier Vaisseau qui seroit voile pour un de nos Ports; qu'une occasion favorable leur ayant procuré la facilité de se défaire

avantageusement de leurs habitations , Madame d'Orval , sensible au sacrifice qu'il lui avoit fait d'abandonner sa famille par pure reconnoissance pour ses bienfaits , vouloit encore l'en dédommager en s'exposant aux périls d'un voyage aussi long & aussi fatigant que celui qu'elle alloit entreprendre ; qu'ils espéroient que le Ciel , favorable à ses bonnes intentions , beniroit leur entreprise en les faisant arriver sans aucun danger , & qu'il nous prioit de leur chercher une maison commode , & qui fût à portée de nous.

Ces nouvelles , qu'on m'avoit laissé ignorer par ménagement pour ma santé , me transportèrent de plaisir : j'en parlai au Marquis qui me dit qu'il en étoit comblé , & qu'il ne vouloit pas qu'ils prissent d'autre maison que la sienne , son Hôtel étant assez grand pour contenir tout son monde ; que comme il présumoit qu'ils arriveroient au moment qu'on s'y attendoit le moins , il avoit déjà donné ses ordres pour que leurs apartemens fussent prêts à les recevoir.

Nous ne nous occupâmes plus que du plaisir que nous allions goûter à revoir mon frere & cette chère & tendre amie Madame d'Orval , qui sembloit nous avoir tous adoptés pour ses enfans. Mirka & le Vicomte partageoient notre joie ; ils jouissoient l'un & l'autre d'une tranquillité parfaite , & ne s'occupoient plus que du soin de se donner de nouvelles preuves de leur attachement.

Ma santé se rétablissant de jour en jour , il me fut permis de recevoir des visites ; je fus

très-surprise lorsqu'on m'annonça Madame de Monzeau & Mademoiselle de Brissol : j'ai parlé de ces deux personnes dans ma première Partie. Après que je leur eus témoigné la joie que j'avois de les revoir, Madame de Monzeau me dit qu'elle avoit été instruite par Madame Pichard des malheurs que j'avois éprouvés, & qu'elle venoit pour nous assurer de la part qu'elle y avoit prise, & nous féliciter en même-tems sur le bonheur dont nous jouissions. Elle ajouta qu'une affaire de la dernière conséquence l'avoit empêchée de nous voir plutôt; que cette affaire regardoit Mademoiselle de Brissol, & qu'elle ne faisoit aucun doute que je ne me fisse un vrai plaisir de lui rendre service. Je lui dis qu'elle me rendoit justice, & j'assurai Mademoiselle de Brissol qu'elle pouvoit compter sur mon attachement & sur mon zèle pour tout ce qui pourroit l'intéresser. Elle me répondit qu'elle en étoit persuadée, quoique je l'eusse un peu négligée depuis que j'étois sortie de l'Abbaye. Il est si aisé, repris-je, de m'en justifier par les révolutions que j'ai essayées, & qui se sont succédées avec tant de rapidité, qu'à peine ai-je eu le tems de me reconnoître; soyez cependant sûre que quoi qu'elles m'ayent fort occupée, je ne vous ai point oubliée. Il est vrai, dit Madame de Monzeau, que ma nièce étoit un peu fâchée contre vous; je l'ai même souvent entendu se plaindre que vous répondiez mal à ses tendres sentimens; mais ce n'est pas ici le moment de vous faire des reproches que je

crois injustes , connoissant votre façon de penser. Il n'est donc plus question que de vous parler de son affaire : je vais vous le raconter en deux mots.

Mademoiselle vient de perdre Madame sa mere , qui , maîtresse de biens très- considérables , a eu l'injustice de la deshériter par un Testament fait en faveur d'un jeune homme qu'elle se proposoit d'épouser : heureusement que ce mariage ne s'est point accompli , & qu'il est évidemment prouvé que ce Testament , qui n'est point écrit de sa main , lui a été suggéré au moment de sa mort : à peine en peut-on distinguer la signature : cependant le Légataire le soutient bon ; mais les consultations que nous avons fait faire à ce sujet , nous assurent qu'il n'est pas soutenable , & qu'il est aisé de le faire casser par plusieurs raisons qui seroient trop longues à vous expliquer , & dont il est inutile de vous charger la mémoire. Nous voilà donc dans l'embarras d'un procès qui peut être très-long , & qu'on peut embrouiller par de mauvaises chicanes auxquelles nous ne comprendrons rien ; car rien n'est si aisé que de nous tromper l'une & l'autre : j'ai pensé que ces Messieurs , plus au fait que nous des affaires , voudroient bien nous aider de leurs conseils & de leurs amis. Vous leur rendez justice , repris-je , & je puis vous assurer qu'ils s'en feront un vrai plaisir.

Madame Pichard & Madame d'Embleville , qui entrèrent , furent l'une & l'autre charmées de revoir Madame de Monzeau ,

& lui firent toutes les amitiés imaginables ; pendant qu'ils s'entretenoient ensemble , j'instruisis Mademoiselle de Brissol des heu- reuses nouvelles que j'avois reçues de son Amant ; vous ignorez , sans doute , le chan- gement de sa fortune ? Je sçais tout , reprit- elle , & votre affaire a fait assez de bruit dans le monde pour que j'en sois instruite , c'est ce qui me fait craindre que M. le Comte n'ait d'autres vues. Il n'en peut avoir qui lui fassent plus d'honneur , poursuivis- je ; & comme les biens ne sont pas ce qu'il recher- che , je vois que ce mariage devient beau- coup plus aisé à conclure que lors de notre premier projet , où il entroit , j'ose le dire , un peu d'étourderie de notre part. Il est vrai , dit en riant Mademoiselle de Brissol , qu'il étoit de mon côté des plus téméraire d'oser entreprendre de vous disputer un cœur que vous teniez si bien enchainé , que toute l'eau de la Mer n'auroit pu dissoudre ces liens , si le sang ne s'en étoit mêlé ; c'est pourtant de cette Rivale que j'attends le bonheur d'être unie à mon Amant. Oui , ma chère , repris- je , c'est moi qui vous ai conservé son cœur ; pendant qu'il n'a été attaché qu'à sa sœur , vous n'aviez rien à craindre de ma part ; mais je ne puis vous dissimuler que vous avez encore une Rivale beaucoup plus redouta- ble. Sérieusement , je n'aime point cette plaisanterie , que vous ne faites sans doute que pour vous venger des reproches que je me croyois en droit de vous faire. Je ne sçaurois croire que M. de Bracmont , après la passion qu'il

qu'il a eue pour vous, ait pu trouver dans le monde une personne qui puisse le dédommager assez pour vous remplacer dans son cœur. Madame de Monzeau, qui se leva, m'empêcha de répondre à Mademoiselle de Brissol. J'interromps, me dit cette Dame, une conversation qui faisoit grand plaisir à ma nièce; mais comme je veux me rendre à Paris avant la nuit, je ne puis rester plus long-tems. Ces Dames se joignirent à moi pour les engager à venir passer la journée, ce qu'elles nous promirent d'exécuter dans peu.

Cependant le Duc, toujours plus impatient de voir l'accomplissement de son mariage, en pressoit avec beaucoup d'ardeur l'exécution, lorsque nous reçûmes un courier de la part de mon frere, qui nous annonça qu'il venoit de débarquer heureusement à Toulon; que Madame d'Orval avoit soutenu le voyage, on ne peut pas mieux, & qu'ils comptoient y séjourner assez de tems, pour nous donner celui de leur envoyer une de nos voitures pour les prendre. Cette nouvelle fit prendre à mon pere le parti d'accompagner Verneuil, qui s'étoit déterminé dans l'instant à aller au-devant d'eux: ils partirent en poste dans leurs chaises, & un équipage les suivit à petites journées.

Nous revinmes à Paris, afin d'y disposer routes choses pour y recevoir Madame d'Orval, à qui nous avons trop d'obligations, pour ne lui en pas marquer notre reconnoissance par tout ce qui pourroit dépendre de

V. Partie.

F

nous. Monsieur & Madame Pichard partageoient nos plaisirs : je ne puis exprimer, me disoit cette Dame, la satisfaction que j'aurai de faire connoissance avec Madame d'Orval : je puis vous assurer, Maman, qu'elle le desire avec autant d'empressement ; c'est un cœur fait pour le vôtre, & c'est peut-être une chose unique, que d'avoir pu en rassembler deux aussi parfaits. On nous annonça Madame de Monzeau & Mademoiselle de Brissol, qui venoient nous féliciter sur le prochain retour de mon frere, qu'elles avoient appris par M. Pichard : comme il s'étoit chargé de l'affaire de cette Demoiselle, cela lui fournissoit souvent les occasions de la voir. Je fis part à Madame d'Embleville du dessein que j'avois formé de marier Mademoiselle de Brissol avec mon frere, en lui racontant la forte amitié que cette Demoiselle avoit conçue pour lui, quoiqu'elle ne l'eût vu qu'une seule fois ; mais que cette première vue s'étoit si bien imprimée dans son esprit, qu'elle en avoit tracé le portrait, qui, quoiqu'il ne fût que de mémoire, étoit néanmoins si ressemblant, que je l'avois reconnu. Madame d'Embleville trouva ce parti d'autant plus convenable, que la mere de cette Demoiselle ayant eu depuis de grandes successions, elle devoit être très-riche lorsque son procès seroit fini, qui ne devoit cependant faire aucune difficulté, malgré toutes les chicanes qu'on apor-  
toit pour le prolonger.

Quelques jours après, nous presentâmes Madame de Monzeau & Mademoiselle de

Brissol au Marquis ; je lui dis que j'en avois fait la connoissance à l'Abbaye de \*\*\* : il connoissoit sa famille , & lui fit l'accueil le plus gracieux : il remercia Madame de Monzeau des soins obligeans qu'elle avoit pris de moi , lorsqu'elle me rencontra dans la Forêt ; je ne sçavois pas , Madame , ajouta le Marquis , que vous aviez une nièce aussi aimable ; j'ai appris les injustices que Madame sa mere a voulu lui faire en la réduisant à sa légitime par son testament : mais comme il ne vaut rien , nous viendrons peut-être à bout de la faire rentrer dans tous ses droits. Nous l'espérons , dit Mademoiselle de Brissol , & depuis que vous voulez bien vous y intéresser , je crois mon affaire immanquable. Cette visite , qui fut un peu longue , nous donna de grandes espérances sur le projet que nous avions formé au sujet de son mariage.

Nous eûmes enfin le plaisir d'embrasser Madame d'Orval , qui vint descendre chez le Marquis , où elle étoit attendue. Je viens , Monsieur , lui dit cette Dame , avec d'autant plus de confiance , que je vous ramene un fils , auquel vous ne pourrez refuser votre tendresse. Le Marquis sans se donner le tems de répondre à Madame d'Orval , après l'avoir embrassée , ouvrit ses bras pour recevoir mon frere , que mon pere lui présentera ; il le tint long-tems serré. Ah ! mon fils , que je ressens de plaisir à vous voir ! que cette vue porte d'allégresse à mon cœur ! Bracmont , pénétré de cette marque de ten-

dressé, ne pouvoit s'exprimer que par des paroles entrecoupées, qui faisoient voir toute la force des sentimens qui l'animoient : & cette émotion peignoit beaucoup mieux ce que peut la nature dans un cœur que la vertu a toujours conduit.

Le Marquis, après ces premiers mouvemens, revint à Madame d'Orval pour la remercier des nouveaux témoignages que nous recevions de ses bontés & de cette amitié qui alloit mettre le comble à notre félicité. J'ai senti, Monsieur, reprit cette Dame, le plaisir & la joie que la présence d'un fils aussi cher devoit répandre dans le cœur d'une famille qui l'aime & le chérit, & je n'ai pu me refuser la satisfaction de l'accompagner pour y prendre part. Le voyage que je viens d'entreprendre vous prouve assez mon attachement. Les malheurs de Monsieur votre fils, sa résignation à les souffrir, les bonnes qualités que j'ai découvertes en lui, lui ont d'abord acquis ma confiance & mon amitié; ce sentiment si bien imprimé dans mon cœur s'est encore fortifié depuis par la connoissance que j'ai faite d'une partie de sa famille, & ce sont ces nouvelles connoissances qui m'ont fait former le desir de venir passer le reste de mes jours avec des personnes que je n'ai pu voir sans leur rendre toute la justice qu'on doit accorder au vrai mérite. Vous voyez, Monsieur, que vous ne devez m'avoir aucune obligation de tout ce que j'ai fait, puisque je n'ai recherché que ma propre satisfaction.

C'est en vain, Madame, reprit mon pere, que vous cherchez à diminuer le prix de vos bontés; nous vous avons assez pratiquée pour en connoître toute l'étendue, & il ne peut y avoir que la reconnoissance que nous en conserverons toute la vie dans nos cœurs, qui puisse égaler vos bienfaits.

Mon frere presenta alors son ami Sainte-Foix au Marquis, en lui peignant sous les traits les plus vifs que la reconnoissance purent lui dicter, les obligations essentielles qu'il lui avoit. Le Marquis, à qui je n'avois pas négligé d'en faire le détail, ne put se les rappeler sans y être extrêmement sensible; il fit à Sainte-Foix l'accueil le plus obligeant, en lui disant que puisqu'il avoit eu la générosité de partager ses infortunes, il étoit juste qu'il participât au bonheur dont nous allions jouir par une réunion qui combloit tous nos desirs.

Spectatrice de tout ce qui se passoit, je pétillais d'impatience d'avoir mon tour; il vint enfin, & je dis à Madame d'Orval tout ce que le sentiment & le plaisir que j'avois de la revoir, purent me dicter de plus touchant: mon frere & son ami eurent aussi leur part à mes caresses, & Madame d'Embleville leur fit connoître à l'une & à l'autre combien elle étoit sensible à une réunion, sans laquelle nous ne pouvions goûter de parfait bonheur.

Le Duc \*\*\* vint nous interrompre avec Monsieur & Madame Pichard: nous les présentâmes à Madame d'Orval & à Sainte-

Foix. Je ne rapporterai point tout ce qu'ils se dirent d'obligeant, desirant tous avec la même ardeur de se connoître. Mirka & le Vicomte vinrent ensuite prendre part à notre joie. Nous soupâmes tous ensemble dans la plus grande gaieté : Verneuil fit éclater la sienne par mille propos légers qui nous réjouissoient infiniment, & chacun se retira de bonne heure pour laisser prendre à Madame d'Orval le repos qui lui étoit nécessaire.

Pendant plusieurs jours nous ne nous occupâmes que du plaisir de nous revoir. On parla ensuite d'achever le mariage de Madame d'Embleville. Ce mariage tant de fois reculé, fut enfin arrêté pour le lendemain, & il fut résolu, pour ne rien changer aux arrangemens qu'on avoit pris, de retourner à la Terre où il devoit se faire; & comme on étoit convenu de faire avertir l'Evêque de \*\*\* notre parent, qui se faisoit un plaisir de les marier, Verneuil trouva qu'il seroit plus décent qu'il fût lui-même le chercher pour le ramener avec lui. Je lui scus bon gré de son empressement. Il est certain que le bonheur de ma sœur m'étoit plus cher que le mien : je craignois que quelque événement nouveau ne vînt encore anéantir toutes nos espérances. Je ne serai jamais tranquille, lui dis-je, que lorsque je verrai votre mariage accompli. Je crois, ma chère amie, reprit Madame d'Embleville, que l'esprit & le cœur présentent à notre ame ce qui doit nous arriver. Je vous assure que je me trouve dans une sécurité que je n'ai point encore

goûtée. Depuis que vous êtes accouchée, & que mon frere est arrivé, aucune inquiétude ne trouble à present la tranquillité de mon ame, & s'il s'y élève quelques nuages, j'ai cent raisons pour me flatter d'une espérance que je crois assez bien fondée, qui les dissiperoit à l'instant : sans doute que cette paix intérieure doit être le préliminaire d'un bonheur prochain, & le destin que nous avons lassé par notre persévérance à souffrir constamment les plus fâcheuses révolutions, se prépare enfin à nous laisser jouir en paix d'une félicité que nous désirons depuis si long-tems.

Ce jour tant désiré, auquel Madame d'Embleville devoit être unie au Duc de \*\*\*, arrivé, leur mariage, qui fut célébré sans aucun éclat, mit le comble à ma satisfaction. Madame d'Orval ne pouvoit se lasser de nous féliciter sur la parfaite tranquillité dont nous allions jouir. Il ne manque plus à mon bonheur, poursuit cette Dame, que de pouvoir vivre assez long-tems pour voir encore l'établissement de mon cher Bracmond, après quoi je n'aurai plus rien à désirer. Nous osons nous flatter, repris-je, que non-seulement vous jouirez de ce plaisir, mais aussi de celui de voir mon fils vous donner cette double satisfaction. Nous passâmes huit jours à la campagne pour nous renfermer uniquement dans le sein de notre famille.

Madame de Monzeau & Mademoiselle de Brissol vinrent prendre part à notre joie. J'examinai mon frere, pour tâcher de de-

couvrir l'impression que feroit sur lui cette première entrevue, mais je m'aperçus qu'elle ne lui causoit aucune émotion; j'en fus fâchée, étant persuadée que du premier coup-d'œil naissent ordinairement les grandes passions. Lorsque ces Dames furent sorties, me trouvant seule avec lui, je lui demandai s'il ne se rapelloit pas d'avoir déjà vu cette charmante personne? Il dit qu'il ne se la permettoit point, & qu'elle paroissoit assez aimable. Cet éloge est un peu froid, repris-je, & j'aurois désiré vous trouver le cœur plus sensible aux attraits de mon amie. Ma sœur, ce cœur ne peut être touché que par l'amitié & la reconnoissance: depuis que vous en avez banni l'amour, je ne redoute plus ses traits, & Vénus elle-même entreprendroit en vain de le charmer; cette gloire n'étoit réservée qu'à vous. Comment, mon frere, auriez-vous formé la résolution de ne vous point marier? Oui, ma bonne amie, & ni vous ni personne ne pourroit jamais m'en faire changer. C'est cependant une chose que je veux entreprendre.

Madame Pichard, qui entra, nous dit qu'elle venoit d'avoir un plaisir singulier; que M. Pichard, en reconduisant ces Dames, les avoit invitées de venir voir son petit-fils, à qui il rend de très-fréquentes visites; qu'obligé de les suivre, il y avoit trouvé le Marquis avec Madame d'Orval qui tenois l'enfant, le faisoit danser sur ses genoux, & paroissoit être l'interprète de tous ses gestes. Tu penses bien, ma fille, que j'ai voulu prendre

prendre part à cette scène, & j'ai vu l'heure que nous allions étouffer notre pauvre petit Marquis par nos caresses : c'est ton portrait, ma fille, & il a déjà une mine si gracieuse qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer.

Nous descendîmes dans le parterre, & je rendis à mon pere, qui se promenoit avec Verneuil, ce que venoit de me dire Madame Pichard sur la tendresse que le Marquis avoit pour mon fils. Le Comte, dans la crainte que cette tendresse ne nuisit à son éducation, saisit ce moment pour donner à Verneuil des conseils sur la façon d'élever son fils dans des principes de vertu qui puissent se graver aisément dans sa mémoire ; on n'est vraiment pere qu'autant qu'on prend soin de l'éducation de ses enfans. Commencez par lui faire connoître qu'il y a un Dieu ; que ses premières lectures soient dans les Livres Sacrés, afin qu'il puisse y apprendre sa Religion ; qu'il sçache qu'elle est aussi ancienne que le Monde, qu'elle se manifeste d'abord par la Loi Naturelle, ensuite par celle de Moyse, dont est venue la Loi de Jesus-Christ ; & que ces Loix, par une liaison intime, doivent établir un commerce religieux entre Dieu & les hommes ; cet enchaînement qu'on y remarque, forme un tissu dont le nœud nous attache inséparablement à Dieu. Lorsqu'un homme est bien pénétré des principes de sa Religion, dans quels écarts que la fougue des passions l'entraîne, cette Religion sert toujours à le ramener à son devoir. Faites lui ensuite étudier l'Histoire, montrez-lui à ré-

fléchir sur les grands événemens, sur les révolutions des Etats & sur les actions des Hommes Illustres; qu'il aprenne la Géographie; cette partie est nécessaire dans tous les états.

Ayez vous-même l'œil sur celui que vous chargerez de son éducation; n'imites jamais la plupart des personnes du monde, qui s'imaginent remplir leur devoir en abandonnant leurs enfans entre les mains d'un Précepteur qui se borne à leur donner quelques principes de Littérature, dont le résultat est d'en faire un raisonneur abstrait & souvent entêté. Les plus belles années de leur vie se passent à apprendre un jargon qui ne sert qu'à les remplir d'une insupportable présomption en faveur de leur faux mérite; & l'on voit ces jeunes Petits-mâtres sans connoissance & sans mœurs, infatués de leur personne, parce qu'ils croient tout sçavoir, quoiqu'ils n'ayent jamais rien appris. D'où vient? c'est qu'on ne les a entretenus que de leur fortune & de leur grandeur; c'est qu'on ne leur a inspiré qu'un servile attachement aux richesses, sans leur parler ni de droiture, ni de bonne-foi, encore moins de désintéressement. C'est qu'au lieu de leur apprendre à borner leurs desirs, on ne leur inspire qu'une ambition déordonnée, & qu'on ne cherche qu'à en faire un homme du monde; c'est-à-dire, un perroquet, dont l'imagination engourdie ne peut rien produire d'elle-même.

Vous sçavez aussi - bien que moi, mon cher Verneuil, que l'habitude de l'étude rend la vie plus agréable, puisque nous trou-

vons , en nous occupant , le secret de chasser l'ennui. Vous devez donc vous attacher à donner à votre fils un goût éclairé & judicieux , un discernement juste & délicat , qui ne se laisse point éblouir par les apparences , qui pénètre les matières en tâchant d'en découvrir le point principal ; apprenez - lui , sur-tout , à se connoître & à connoître les autres ; cette étude est essentielle pour se conduire dans le monde. Qu'il évite avec soin ces gens entêtés de fausses erreurs & d'opinions dangereuses , qui ne serviroient qu'à lui gâter l'esprit & le cœur.

Les enfans sont souvent obstinés , sur-tout lorsqu'ils s'aperçoivent de la tendresse qu'on a pour eux ; attachez-vous avec soin à corriger ce défaut , qui , selon moi , est le plus grand de tous ; l'obstination n'est qu'une brutalité , qui , en démontant l'esprit , jette le désordre dans la raison , en bannit le bon sens , & rend cet esprit le siège de l'erreur la plus invariable. Un entêté n'écoute rien , il ne suit que son opiniâtreté ; toutes ses décisions en dérivent , & jamais il ne peut percer le nuage qui lui cache la vérité. J'ai cru , mon fils , poursuivit le Comte , pouvoir vous donner cette petite leçon , qui n'est encore qu'ébauchée , mais que vous pourrez étendre lorsqu'il en sera tems ; celle-ci n'est que pour vous prouver que votre intérêt & celui de vos enfans m'occupe uniquement. Je suis si flatté , reprit Verneuil , des soins officieux que vous daignez prendre , que toutes les leçons que vous voulez bien me donner ,

feront éternellement gravées dans ma mémoire.

Sainte-Foix, dont l'ambition s'est bornée à jouir paisiblement des charmes de l'amitié, s'est fixé auprès de mon frere, qui, pour lui donner des marques de sa reconnoissance, l'a d'abord prié avec les plus grandes instances de disposer de sa fortune comme d'un bien qui lui étoit acquis par les services qu'il en avoit reçus; mais ce généreux ami, loin de méfuser de ses offres, se contente d'une pension honnête que le Marquis & mon frere l'ont forcé d'accepter, avec leur table & un appartement dans l'Hôtel.

De retour à Paris, on y fut long-tems occupé des affaires de Madame d'Orval, & de celles de mon frere, qui étoient les mêmes, par la donation qu'elle lui avoit faite de tous ses biens: pendant ce tems je n'avois point perdu de vue mon projet; mais les visites que nous étions obligés de recevoir & de rendre au sujet du mariage de ma sœur, que je ne quittois presque point, en avoient retardé l'effet.

Enfin, lorsque nous fûmes débarrassés de ce tourbillon du monde auquel on ne peut guère se refuser; après, dis je, avoir admiré une infinité de ces belles machines mouvantes, je veux dire de ces élégantes Petites-mâîtresses & de ces bouillans Petits-mâîtres, rendus à nous-mêmes, nous pensâmes sérieusement à l'établissement de mon frere, que j'engageai souvent de m'accompagner chez Madame de Monzeau, où logeoit Ma-

demoiselle de Brissol depuis la mort de Madame sa mere ; mais malgré les fréquentes visites que je le forçois de lui rendre , & malgré les attentions de préférence que cette charmante personne lui témoignoit dans toutes les occasions, il ne sentoit encore pour elle que les sentimens d'estime & de respect qu'on ne pouvoit refuser à son mérite.

Un jour que je fus la prendre pour la mener dîner chez le Marquis, où ma sœur devoit se rendre, je la trouvai dans un accablement qui me fit une peine sensible : vous seroit-il arrivé quelques nouvelles disgraces, lui demandai-je avec beaucoup d'émotion ? Non, reprit Mademoiselle de Brissol ; mais, chère amie, je ne puis envisager la cruauté de mon sort sans en être pénétrée de la plus vive douleur. Vous n'ignorez pas l'attachement que j'ai toujours eu pour Monsieur votre frere, & je vois avec un chagrin inexprimable que je ne suis payée que de la plus cruelle indifférence. Depuis son retour j'avois cru pouvoir me flatter, sur l'espérance que vous m'aviez donnée d'une aparente certitude de félicité, & je me livrois à tout ce qu'un avenir prochain pouvoit me promettre de plus séduisant ; mais je ne vois que trop que c'est en vain que je m'en suis flattée.

Quelle nouvelle raison, repris-je, avez-vous de condamner mon frere ? je puis vous assurer, Mademoiselle, qu'il n'est touché d'aucune autre passion, & que depuis son retour, je ne l'ai vu sensible qu'au plaisir de vous voir : vous sçavez qu'il a eu beaucoup

d'affaire, & que l'ambition du Marquis mon grand-pere l'a forcé à prendre une Charge très-considérable à la Cour, & le titre qu'il acquiert par cette Charge le doit rendre plus digne de vous posséder. Ce soin de le défendre est une nouvelle obligation que je vous ai, dit mon amie. Vous cherchez à me consoler, ma chère, mais les Amans ont plus de pénétration que les autres; la vivacité du cœur entraîne presque toujours celle de l'esprit, & cette liaison est trop grande entre les deux pour ne pas concourir également à ce qui les affecte l'un & l'autre.

Ainsi, poursuit Mademoiselle de Brissol, ce n'est donc qu'à l'ambition que mon Amant sacrifie; c'est à cette chimère & à ces vains honneurs après lesquels tous les hommes courent; c'est à ce faux éclat qui les aveugle, à cette fumée qui ne sert qu'à obscurcir leur raison; c'est à cela, dis-je, que Bracmont me sacrifie! Hélas! qu'ont-ils donc de si charmant qui ne doive céder au bonheur d'être aimé & de jouir paisiblement de ce qu'on aime? n'est-ce pas dans une douce possession qu'on trouve le vrai plaisir? Je ne puis, ma chère, repris-je, condamner vos réflexions, elles sont dans mon goût; cependant je suis persuadée que lorsqu'une Amante n'a d'autre rivale que l'ambition, son triomphe est presque toujours sûr.

Arrivé chez le Marquis, il fit à Mademoiselle de Brissol toutes les amitiés imaginables, en lui annonçant le gain de son procès. Quoique je ne vous soupçonne pas, ajouta le Mar-

quis, d'être plus sensible aux biens de la fortune qu'à l'éclat des grandes alliances qu'on vous propose tous les jours en vain; je sçais que, maîtresse de votre sort, vous pouvez disposer de votre main; c'est pourquoi j'ose vous demander si ce cœur, qui jusqu'à présent nous a paru insensible, persistera toujours dans la résolution de se défendre contre les traits de l'amour? La question embarrassâ cette charmante personne; un vif incarnat couvrit son front, & cette rougeur la rendit une fois plus belle. Je ne sçais, Monsieur, reprit-elle, ce qui peut vous engager à vouloir pénétrer les mouvemens de mon cœur; mais pour vous donner des marques de ma confiance, je veux bien vous dire que je ne renonce point au mariage, & que lorsque je trouverai une personne de l'attachement & de la tendresse de laquelle je puisse être assurée, je ne ferai aucune difficulté de répondre à ses sentimens, quand je serai sûre qu'il n'y aura que le cœur qui les aura dictés. On ne peut être plus satisfait, reprit le Marquis, des dispositions que je vous trouve. Madame d'Orval qui entra l'empêcha de s'ouvrir davantage.

Nous passâmes la journée le plus agréablement du monde; mon frere y parut d'une humeur charmante, & Mademoiselle de Brissol, dont l'esprit étoit orné & des plus brillans, s'y fit admirer par mille saillies, qui enfin lui assujettirent le cœur de son Amant; elle s'aperçut de son triomphe & n'en devint que plus aimable, & mon frere

en nous reconduisant lui dit les choses du monde les plus obligeantes.

Au bout de quelques jours le Marquis & mon pere firent proposer à Madame de Monzeau l'alliance de Mademoiselle de Brissol avec mon frere qui avoit pris le titre de Marquis de \*\*\* Madame de Monzeau, qui ignoroit les sentimens de Mademoiselle sa nièce, leur répondit que quoiqu'elle fût comblée de joie de cette alliance, elle craignoit néanmoins que Mademoiselle de Brissol n'y aportât quelques opositions, vu l'éloignement qu'elle avoit déjà montré à plusieurs propositions avantageuses qu'on lui avoit faites; qu'elle n'avoit d'autre pouvoir sur elle que celui de lui faire envisager les avantages qu'elle rencontreroit dans une alliance aussi distinguée; qu'elle ne doutoit pas que l'amitié qu'elle avoit conçue depuis long-tems pour notre famille, ne fût d'un grand poids pour faire pencher son cœur en faveur du jeune Marquis; qu'elle les assuroit d'y employer tous ses soins, & de leur rendre réponse le lendemain. Cette réponse fut telle que nous la desirions. Mais, avant de rien conclure, Mademoiselle de Brissol vouloit s'assurer du cœur de son Amant; & comme si elle eût voulu se venger des marques d'indifférence qu'il lui avoit d'abord montrées, elle le fit languir plus de six mois.

Que vous êtes cruelle à vous-même, lui dis-je un jour, ma charmante amie! vous aimez un jeune Marquis, & vous vous faites un plaisir malin de le tourmenter, en le pri-

vant d'un bien que vous avez désiré autant que lui ! Ajoutez , ma chère , que je le desire encore avec plus d'ardeur que jamais : cependant je ne me consolerois pas , si je ne devois ses attentions & la tendresse qu'il me montre , qu'aux complaisances qu'il doit avoir pour sa famille , & ce n'est que pour m'assurer de son amour que je prétends l'éprouver : vous sçavez qu'il y a des cœurs formés les uns pour les autres , qui n'aime-roient jamais rien , s'ils n'avoient le bonheur de se rencontrer : le mien s'est senti entraîner par une sympathie secrète à laquelle je n'ai pu résister , & ce cœur , sans attendre le secours des protestations , ni celui des sermens , s'est rendu à la première vue ; je me suis livrée sans réserve , à la passion que le jeune Marquis m'a inspirée ; mais qui peut m'assurer qu'il sente les mêmes mouvemens , & que cette sympathie agisse avec autant de force sur lui , ayant été si long-tems à se déterminer ?

Vous en seriez convaincue , repris-je , si vous réfléchissiez sur la conduite qu'il a tenue depuis qu'il a eu le bonheur de vous connoître : je vous assure qu'il n'a jamais ressenti aucune passion que celle que vous lui avez inspirée ; car je ne présume pas que vous foyez assez injuste , pour lui faire un crime de la vivacité des sentimens qu'il a fait voir en ma faveur ; la nature les lui avoit imprimés , & ce n'est qu'à la force du sang qui agissoit en nous , que j'ai dû ses premiers transports , aveuglé par l'ignorance de notre état ; son

82 LA VOIX DE LA NATURE.

cœur formé pour le vôtre, s'est d'abord laissé tromper par une amitié qu'il a pris pour les apparences d'un violent amour. Que vous êtes ingénieuse à le justifier, reprit Mademoiselle de Brissol, & que cette physionomie est bien faite, pour ouvrir mon cœur aux charmes de son éloquence ! ce cœur n'a plus rien à vous répliquer, & vous laisse enfin la maîtresse de fixer le jour qui doit couronner ma constance. Ma chère, lui dis-je en l'embrassant, cet aveu va mettre le comble au bonheur de mon frere, que je vais dans ce moment instruire des tendres dispositions que son amour & sa persévérance lui ont acquises.

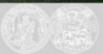
Enfin, ce Mariage que nous desirions tous avec la même ardeur, fut terminé en huit jours, & je jouis du bonheur de voir mon frere parfaitement heureux : je ne vois, je ne chéris que ma famille, j'en fais mes plus délicieux plaisirs ; la charmante Mirka les partage avec Madame d'Orval, qui jouit toujours d'une très-bonne santé.

*Fin de la cinquième & dernière Partie.*





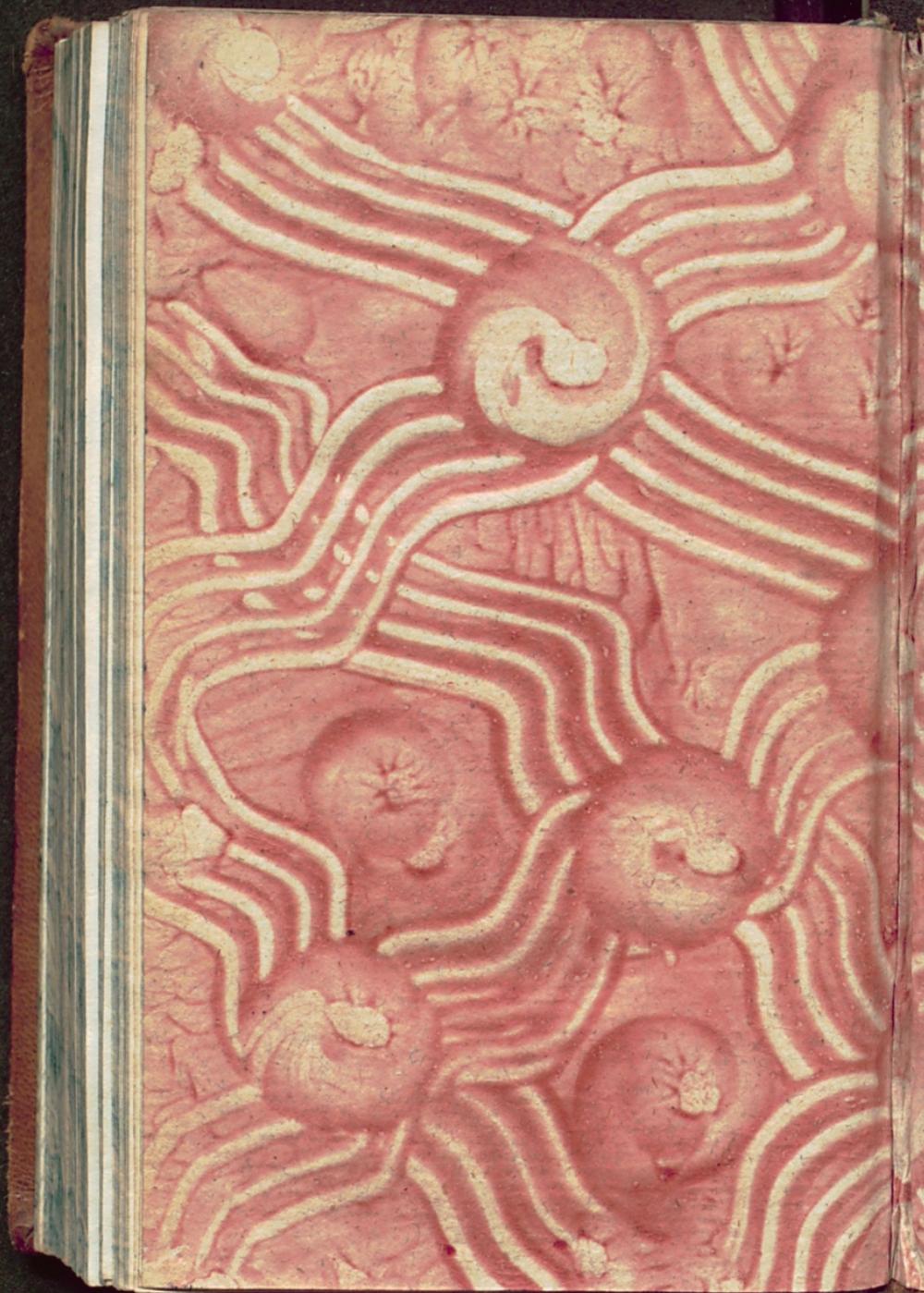




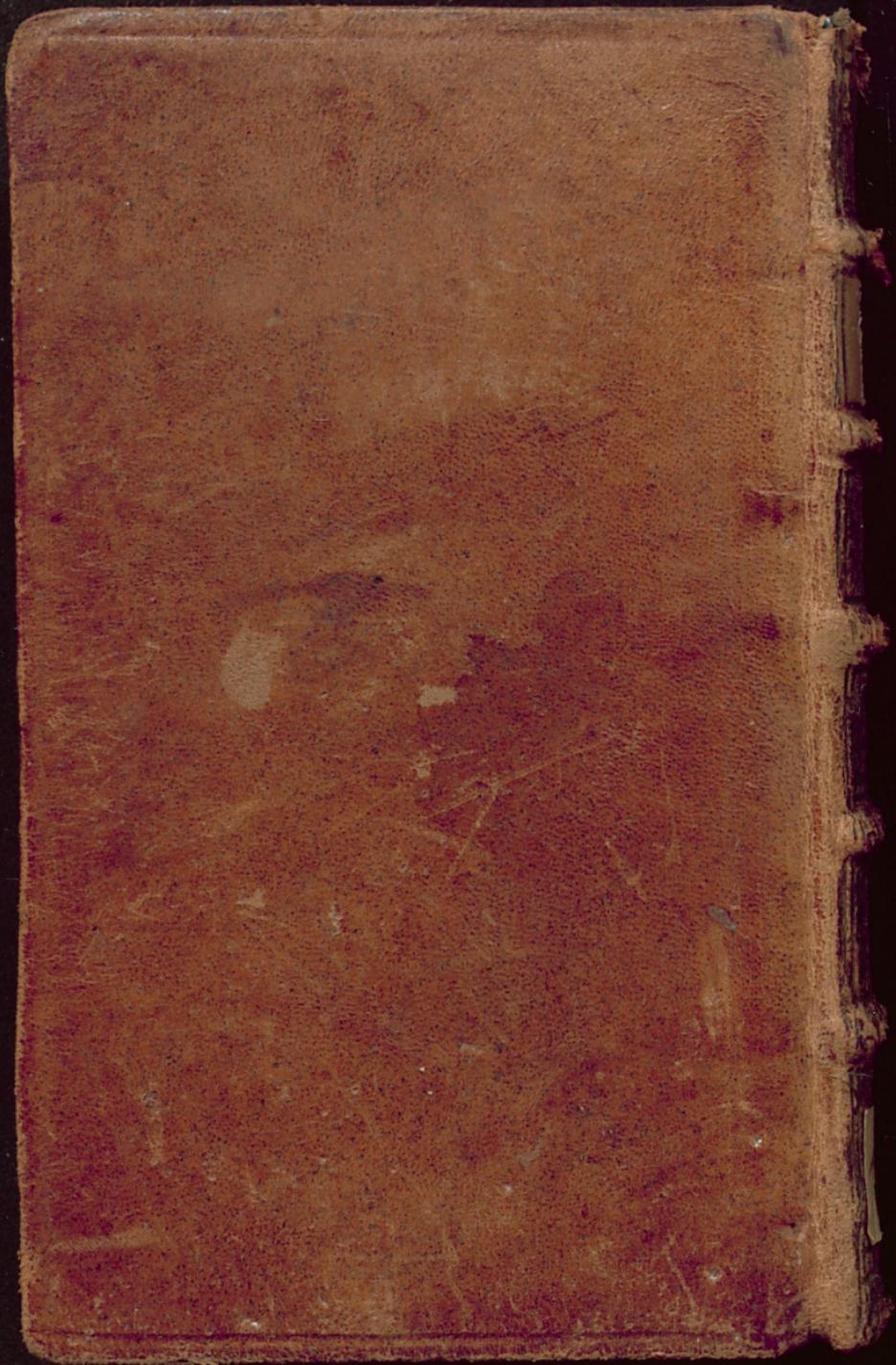
109411

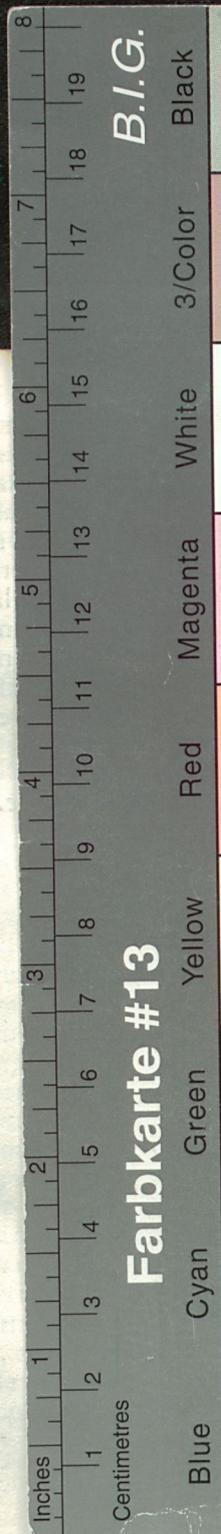
112 = 109411

X2599424









*LA VOIX*  
DE LA  
*NATURE,*  
OU  
*LES AVANTURES*  
DE MADAME  
*LA MARQUISE DE \*\*\*.*  
PAR MAD. DE R. R.  
AUTEUR DE LA PAYSANNE PHILOSOPHE.  
*CINQUIÈME PARTIE.*



A AMSTERDAM;  
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXVI.